

Je sens l'air frais glisser sur mon corps, ma peau, mes vêtements. Mes joues me tiraillent. En ouvrant les yeux, je ne vois qu'une lumière aveuglante, et du blanc. Du blanc immaculé. J'ai mal aux yeux, de voir tant de lumière après l'obscurité. Je plisse les sourcils. Suis-je morte ? L'au-delà ressemble-t-il à cela ? Une infinité blanche, sans murs, sans sol, sans plafond, sans portes ni fenêtres, sans rien. Du néant. Juste du néant. J'entends un bruit. Je ne sais pas s'il est proche ou lointain. Un craquement. Étrange, dans un monde sans rien. Mais je n'y prête pas attention. Je veux qu'on me laisse en paix. Mais quelque chose me saisit le bras. Doucement. Me secoue, tout en tendresse. Je plisse les sourcils, résistant à cette intervention. On me secoue plus fort. Je résiste encore. On me secoue toujours plus. Je cède. J'ouvre les yeux et me mets assise.

— Raphaëlle ?

La lumière s'estompe. Le blanc laisse place à des ombres, dessine des volumes, des formes. L'espace des fenêtres se dégage et se dessine. Les murs, le parquet, les meubles... le désastre. Un difficile retour à la réalité.

— Raphaëlle, tu vas bien ?

— Oui, oui... je crois.

Je pose ma main sur mon front, regarde autour de moi. Le chaos était toujours comme la veille. La tache de sang avait séché. La neige s'était éparpillée dans la pièce, grappillant toujours un peu de sol. Je frissonne, entre la peur, l'horreur, et le froid. Gretta me prend les épaules et me sert contre elle. Je ne pleure pas, mes larmes ne coulent plus. Je suis complètement vide, juste une enveloppe sans cœur, sans chaire. Je ne ressens rien, là. J'avais peur de retomber dans la souffrance de la veille, mais non. J'avais tout sorti. Gretta me hisse sur mes jambes, chancelantes, et m'aide à me maintenir debout. Même si mon cerveau semblait réfuter toutes sortes de sentiments, mon corps, lui, semblait ne pas s'en remettre. Je sentais sa faiblesse partout. Je sens l'inquiétude de mon amie, qui me regarde ne sachant trop que faire. Elle devait être tiraillée entre le bonheur de sa vie, le bonheur de ma rencontre d'hier, et le malheur qui clôtura cette fin de soirée. Pour elle, il fallait que je me ressaisisse. Que je retrouve la force de me lever, de marcher, d'affronter le monde. Qu'avais-je à perdre à présent ? Ma famille était portée disparue, peut être même morte. Et je n'avais rien, pas un indice, pas un soupçon, pour les retrouver et les aider. Alors, au final, avais-je le choix ? Entre vivre ou mourir, je préférerais me battre, comme je l'avais toujours fait. Je souffle un grand coup, ferme les yeux en les plissant, puisant au fond de moi-même le courage qu'il me restait. Une fois retrouvé, je me redresse, pousse gentiment la main de Gretta, et avance de quelques pas. Je me retourne vers mon amie, qui, étonnamment, ne semblait pas heureuse mais surprise.

— Alors, tu viens ?

— Mais, Raphaëlle, tu viens de perdre ta famille...

— Justement. Je n'ai plus rien à perdre.

— Je ne te suis plus, là...

Elle devait avoir l'impression que j'étais devenue folle. Peut-être était-ce le cas. Mais je n'avais pas tout à fait tort. Ma famille était bel et bien disparue, alors qu'avais-je à perdre à par ma vie, qui, à ce stade, tenait à un fil ? J'ai l'impression que Gretta comprit vite ma pensée. Elle s'avance vers moi et vient me prendre la main.

— Tu peux toujours compter sur moi, quoi qu’il arrive...

Elle me sert dans ses bras et sort de la boutique. Je la suis, traversant le chaos de la pièce sans y prêter attention. Aujourd’hui, je n’étais plus Raphaëlle Görring, mais Raphaëlle Strauss, fille orpheline, dont les parents étaient morts il y a de cela quelques années. Au fond, la situation ne différait pas vraiment.

Gretta avance dans la rue pavée, plongée dans un calme inhabituel. L’Albrecht Straße était le plus souvent bondée de monde en tout genre, remplissant la rue et les commerces. Mais aujourd’hui, il n’y avait que quelques passants. Un petit nombre d’habitants du coin était sorti, et jeté un regard attristé vers la petite épicerie. Ils essayaient de cacher leur misère. Mais je la sentais. Elle pesait sur la rue comme un fardeau trop lourd à porter, un brouillard opaque ne laissant rien entrevoir, une issue bouchée qui ne verra jamais le jour. Je passe sans prêter attention à la pesante tristesse, qui rendait lugubre un endroit si joyeux d’habitude. J’avais envie d’être loin. De ne pas être là. Et c’est après de nombreux pas, de nombreux regards, de quelques pincements au cœur, que nous arrivons enfin à la Postdamer Platz. Enfin ! Elle, elle était vivante, pleine de monde et d’activité, ornée de gigantesque étendard rouge, porteur de la fidèle croix gammée. Une armée de soldats défilés sur la place, bien rangés, en rythme, dansant militairement chacun des pas. Je m’arrête un instant pour admirer le spectacle. Plus haut, sur une estrade, installée devant le Palast Hotel, Adolf Hitler, avec ces nombreux hommes de main, Himmler, Goebbels, Eichmann... et d’autres que je ne connais pas. Eva n’est pas présente, ou du moins, pas sur l’estrade. Et naturellement, aux côtés du Führer... Hanz. Mon Hanz, fier, froid, comme à son habitude. « Mon » Hanz... J’ignorais à quoi je pensais. Il n’était pas à moi, loin de là. Mais moi, j’étais à lui. Entièrement. Secrètement. Regardant autour de moi, je m’aperçois que Gretta continuait d’avancer. En retard, la tête dans les nuages, je file la rejoindre. La foule se faisait de plus en plus pressante et il ne fallait pas que je la perde. Je cours, bousculant quelques personnes au passage. Plus l’hôtel approche et moins le chemin est praticable. Je rejoins enfin mon amie, juste à temps. La percée de la foule se fait au pas, lentement, non sans quelques bousculades et désagréments. Mais enfin, la porte de l’hôtel se dessine, juste derrière la tribune des officiels. Le grincement de la porte fait se retourner Hanz, qui me lance un regard chaleureux et inquiet. Je sens qu’il a comme une envie de me rejoindre, mais sa position ne le lui permet pas. Alors il reporte son attention sur le défilé, et je continue mon chemin vers l’appartement de mon amie.

L’appartement est sombre et arbore une teinte rougeoyante. Je regarde la fenêtre et remarque qu’un des étendards est placé juste devant. Ce qui donnait à l’appartement un air effrayant. Gretta s’était installée au salon, sur le gros canapé de cuir. Elle regarde par la fenêtre, alors qu’elle ne peut rien y voir. Je viens m’asseoir juste en face d’elle, dans un petit fauteuil moelleux.

— Tu te rends compte de tout ce qu’ils font pour l’anniversaire d’un soldat ?

— J’ai cru comprendre qu’il était assez important pour cela...

— J’aimerais tant qu’on me porte autant d’attention.

Comme si elle n’en avait pas déjà assez. Je m’affale dans le grand dossier de cuir et grelotte. Il faisait frais dans la pièce, comme si un courant d’air ou une brise la traversait de temps à autre. J’attrape mes genoux dans mes mains et les approche de mon visage, pour ne former qu’une boule et tentait de garder la chaleur de mon corps juste pour moi. Dehors, la foule s’exclame, applaudit, et se tait. Je suppose que des déplacements s’opèrent, mais on ne peut les entendre, la neige atténuant chaque bruit, pour ne faire régner qu’un calme plat et pesant. Un long moment passe entre les exclamations et l’ouverture de la porte de l’hôtel, qui claqua si fort que le bâtiment en trembla. « Sûrement le vent », pensais-je. En effet, j’avais remarqué que l’étendard bougé plus qu’à son habitude. Il s’affolait devant la fenêtre, luttant pour échapper à ses liens inébranlables. Je l’admirais tellement, dansant dans la pâleur de cette journée de novembre, que je n’entends même pas la porte du loft s’ouvrir. Ce sont les pas lourds, bruyants, et les paroles fortes qui me firent lever la tête de ma rêve-

rie. Gretta se lève, tout excitée, et court, sans trop que je comprenne pourquoi. Je regarde ses longs cheveux blonds voler dans l'ambiance rougeâtre, suivi de sa jolie robe blanche. Tiens, elle ne les a pas attachés... C'était si rare. Quelques minutes après l'avoir disparue, je la vis revenir dans les bras de son Wilhelm. Si je me souviens bien... Un haut-le-cœur me prit, je détestais cette niaiserie bien digne des couples. Pis, non long derrière eux, dans l'ouverture de la porte, la silhouette de Hanz se dessine. Mon haut-le-cœur s'évapore, mais je reste de marbre. Il s'avance vers moi, saisit ma main.

— Tu es glacée, tout va bien ?

Dans un geste instinctif, il frotte ses mains contre les miennes, essayant de les réchauffer.

— Oui, tu vas bien.

— Je m'inquiétais pour toi...

— Oh, ce n'était pas la peine.

Ses mains s'arrêtent. Il semblait comme en suspens, en face de moi, l'air étonné. Il se lève et s'installe dans le canapé en face, la tête tournée vers la fenêtre, et l'étendard qui dansait encore plus, claquant dans le vent. Je le regarde, étonnée certes, mais heureuse qu'il me laisse en paix. Il m'était encore difficile de trouver une excuse à ma soudaine absence. Gretta s'installe, avec son ami, aux côtés de Hanz, qui ne réagit pas. Wilhelm avait des cheveux noirs coiffés en bataille et une barbichette bien soignée qui soulignait parfaitement son visage carré. Il était souriant, chaleureux, avec ses yeux noisette. Il claque sa main sur la cuisse de Hanz, qui, renfrogné, tourne enfin la tête vers lui.

— Alors mon vieux, on n'enlace pas sa dulcinée ?

— Tu es lourd Wil'...

— Oh quoi, vous avez déjà rompu ?

Il s'était tourné vers moi, interrogatif. Je le regarde, sentant bien l'insistance qu'il posait sur moi. J'étais un peu mal à l'aise, cherchant une échappatoire. Je regarde Gretta, qui m'incite à parler. Je regarde donc Wilhelm, qui semblait toujours en suspend, attendant une réponse.

— Je ne supporte pas la violence. Tout est arrivé si vite... Ce fut un choc, pour moi, de voir tant de haine et de violence apparaître en si peu de temps, voir ces corps gisant au soleil.

— Oh...

Hanz s'était tourné vers moi, attentif à chacun de mes mots.

— C'est juste... ça ?

— Oui. C'est traumatisant pour quelqu'un qui n'a jamais vu tant de violence. Si seulement les hommes pouvaient s'entendre sans se faire la guerre.

— Mais les Juifs, c'est de la pourriture, ça s'extermine comme des rats et...

Il s'arrête dans sa phrase. Gretta lui serait la main pour qu'il se taise. Il la regarde.

— Désolée... Je suppose que ça concerne aussi les mots ?

— Toute la haine et la violence. Verbale et physique. Envers et contre tous.

Wilhelm reporte alors son attention sur Gretta, restant un instant méfiant vis-à-vis de moi. Mon amie le rassura, et il finit par se laisser aller. Hanz m'observe. J'essaye d'éviter son regard, mais il est partout. Face à moi lorsque je tourne ma tête vers la fenêtre. À ma droite lorsque je regarde par celle-ci... Alors je me replace face à lui et l'affronte. C'était la première fois que j'avais le courage de soutenir le regard de quelqu'un. Je me retiens de plonger dans ses yeux comme dans la mer. Il

baisse le regard en premier, laissant ballante une main jusqu'à présent crispée par une certaine frustration. Il se lève, et s'accroupit devant moi.

- Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?
- C'est stupide, de disparaître pour ça.
- J'aimerais apprendre à te connaître.
- Je ne crois pas.

Il lève des yeux tristes vers moi. J'avais perdu cette âme solide qui le transperçait jusqu'à maintenant. Mais cette tristesse ne dura qu'un faible instant, et son visage redevient dur et froid. Je maintiens toujours son regard, je ne voulais pas être faible.

- Pourquoi m'avoir laissé faire alors ?
- Pourquoi m'as-tu embrassé ?
- Parce que tu m'attires.
- Toi aussi.

Un silence pesant s'installe. Wilhelm et Gretta nous regardaient. Fière de mon affront, je reporte mon attention sur la fenêtre, et ne dis plus un mot. J'entends Hanz soupirer, se lever, et disparaître dans le couloir. Wilhelm ne tarde pas à se lever et le suivre, et des chuchotements s'élèvent alors du couloir. Gretta me regarde sans trop comprendre. Je n'avais pas vraiment envie de lui expliquer les choses. Mais elle ne cherche pas à comprendre. Elle se lève à son tour et je me retrouve seule. Je l'entends un peu glousser, les chuchotements continuent, entre elle et lui, lui et elle, lui et lui. Puis un silence, un salut, des bruits de pas et une porte qui claque. Le bruit me fait sursauter. Des pas reviennent vers le salon et Gretta se poste à l'entrée, main sur les hanches, apparemment mécontente.

- Mais pourquoi as-tu fait ça, Raph ?
- Fais quoi ?
- Envoyer balader Hanz ! Qu'est-ce qui te prend ?
- J'en ai marre.
- Nan mais je rêve... Tu peux être le plus heureuse, et tu gâches tout.
- Pardon ? La plus heureuse ? Ma famille a disparu je ne sais où, sous l'ordre de Hanz et sous l'action de ton Wil-machin, et je devrais être heureuse ?
- Il y a une demi-heure, tu t'en fichais comme de tes premiers pas, et maintenant tu joues la victime ? C'est quoi ton problème ?
- J'ai envie d'être seule.
- Oui et bien si tu continues, tu finiras seule, et loin de chez moi.

Elle part en marchant vite et fort jusqu'à l'escalier, qu'elle gravit quatre à quatre, avant de claquer la porte de sa chambre. C'est vrai, après tout, pourquoi agissais-je ainsi ? Je n'en savais rien. Mon instinct prenait le dessus, et aujourd'hui, je n'avais pas la tête à de quelconques batifolages. Je voulais être seule, ça, c'était une certitude.

Ce n'est qu'au bout de plusieurs longues minutes que la porte de la chambre se rouvrit. Gretta descend lentement les escaliers et se place juste dans l'encadrement de la porte du salon. Elle émet juste un léger « Désolée », si léger que j'ai du mal à l'entendre. Je tourne la tête vers elle sans vraiment pouvoir la voir, elle est dans mon dos, et je n'ai pas envie de me retourner. J'avais envie de sortir tout ce que j'avais sur le cœur, mais elle le savait déjà. J'avais envie de m'excuser mille fois d'être aussi froide, d'expliquer que si je restais moi, je passerais mon temps à pleurer. Lui dire qu'il fallait que je passe par ce chantier, cette muraille en construction avant de ne pouvoir retourner à une vie normale. Mais je n'y arrivais pas. J'avais comme l'impression de ne pas pouvoir expliquer les choses, qu'elle pouvait le comprendre sans ça. Il faudrait bien pourtant que je lui dise, pour

qu'elle ne m'en veuille pas. Mon amie s'assoit juste en face de moi, m'observe un temps, et reporte son attention sur la fenêtre, que je n'avais pas quittée des yeux. Dehors, la lumière se tamise petit à petit, rendant de plus en plus sombre la pièce, nous plongeant toujours plus dans l'obscurité et le silence. Gretta ne parle pas, moi non plus. Je préfère cette espèce de communication silencieuse. J'ignore s'il y en a une, à cet instant précis. Je soupire. Gretta finit par se lever et partir de la pièce. La porte d'entrée s'ouvre, des voix s'élèvent, Astrid et Conrad entrent dans l'appartement, apparemment heureux. Un silence suit leur bruyante entrée, et je me surprends à imaginer le probable baiser qu'ils se donnent. J'en viens même à espérer que ça soit un jour mon tour. Puis le bruit reprend, les Friedrisch saluent chaleureusement leur fille, qui fait mine que tout va bien. Aucun d'eux ne vient au salon. Je reste silencieuse et dans l'obscurité, cherchant seulement le calme et la sérénité. Je crois être restée seule pendant des heures. J'ai perdu la notion du temps, et personne ne vient me la rappeler. La nuit est tombée sur Berlin, et sur l'étendard rouge qui danse toujours devant la fenêtre. La lumière arrive soudainement, et le visage de Gretta apparaît juste devant le mien. Je fais mine de ne pas la voir, un temps, mais elle suit mon regard. Je ne peux l'ignorer bien longtemps. Je me décide alors à l'affronter et plonge mes yeux dans les siens.

— On fait quoi ?

— Quoi, on fait quoi ?

— Je ne sais pas, tu es là, inerte depuis des heures sur ton fauteuil, à regarder par la fenêtre.

Je ne sais pas quoi faire moi !

— Désolée j'avais besoin d'être seule.

— Oui, ça, je l'avais compris. Tu m'expliques maintenant ?

— Désolée.

— Mais désoler de quoi, Raph ?

Je me redresse et me tourne. Je ne suis pas vraiment d'humeur à me battre, il faudra que je cède. Je réfléchis à ce que je pourrais dire, aux mots que je pourrais utiliser... Quelle explication allais-je bien pouvoir donner ? La vérité est sûrement la meilleure des choses à dire. Je prends mon courage à deux mains, et m'apprête à affronter mon amie... Elle, si belle, si sûre. Je m'apprête à lui énoncer tous mes doutes, toutes mes questions, tous ces dilemmes à cœur ouvert qui font ma vie depuis quelques jours.

— Tu sais, quand j'ai appris l'arrivée du Führer, j'ai tout de suite été ballottée entre la joie de me dire « Enfin » et la crainte de cette rencontre. Tout s'est bien passé, je sais. Mais au fond de moi, j'ai toujours cette peur de la découverte. Peur d'être dévoilée au grand jour. Et plus encore depuis que Hanz s'est rapproché de moi. La révolte d'hier soir et la découverte de la maison détruite, de ce sang, de ce vide m'ont fait me rendre compte à quel point je jouais avec ma vie et celle des autres. Et voilà, tout est remonté à la surface, toi qui me pousses à continuer, ma famille qui me dit le contraire, et moi, au milieu, qui suis prise entre l'envie et la peur, qui ne sait pas quoi faire. C'est tout.

Un silence s'installe, et je vois mon amie réfléchir.

— Je comprends parfaitement. Mais tu sais ce que je pense... Pour moi, tu dois continuer, surtout maintenant...

— Je sais. Je prendrais trop de risques à me rétracter. À moins de disparaître, mais je n'en ai pas envie. C'est tellement ridicule de se dire que je suis juive et que je fais partie du côté sombre.

— Je te trouve tellement courageuse d'avoir fait tout ce chemin.

— Moi, courageuse ? C'est toi qui me dis ça ?

— Je ne fais rien d'extraordinaire tu sais, je ne suis qu'une simple fille qui vit simplement en profitant de ce qu'elle a. Toi, à côté, tu te bats pour survivre et avoir une place malgré ce que tu es.

Je reste là, sans trop savoir que répondre. Je suis touchée de ses dires, même si j'en suis surprise. Gretta me sourit, sentant ma légère gêne. Elle se lève, part vers la cuisine et revient. Elle me regarde, et m'invite à me lever. J'attrape la main qu'elle me tend et me redresse.

— Il nous faut dormir à présent. Demain, nous passerons la journée avec Wilhelm et Hanz, toutes les deux, que tu le veuilles ou non.

— Je ne te contredirais pas.

— Bien.

Elle me tire hors de la pièce. Je me laisse faire, lasse de cette journée, la tête vide de toute réflexion. Et sans me faire prier, je me change et me couche, sans dire un mot. Gretta me regarde, expression pensive mêlée de tristesse. Elle ne doit sûrement pas comprendre. Elle ne peut pas comprendre. Demain j'essayerais d'être coopérative, de faire des efforts. J'avais choisi mon chemin, et je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. Je suis l'unique responsable de tout ce qui m'arrive aujourd'hui. Je m'endors sur cette pensée, et tâche de faire fuir la vision des conséquences de mes actes. J'ai encore un long chemin à parcourir, et de grandes étapes à passer, pour espérer un jour la paix, aussi bien universelle qu'intérieure. Je jette un dernier regard par la fenêtre, ferme les yeux, et m'endors en ne pensant plus à rien. Je sens la présence de Gretta tout près de moi, cela me rassure. Je finis par plonger doucement dans le sommeil et l'obscurité...

Il est 5 h du matin quand je rouvre les yeux. Je crois voir la neige tomber par la fenêtre, encore. Je n'aime pas le froid. Et cette année, je n'aime pas non plus la neige. Elle recouvre d'un drap immaculé le sol de la ville, les rues tachées de sang, la vermine qui grouille et la colère qui ronge ses entrailles. Je me tourne, face au plafond, et pense. La journée promet d'être assez difficile à vivre. Il me faut oublier tout. Qui suis-je, qui sont mes parents, que leur est-il arrivé...J'essaye de me mettre en tête que je suis Raphaëlle Strauss, j'ai 21 ans, mes parents sont morts il y a quelques années dans un accident tragique, je suis orpheline. Gretta est ma meilleure amie depuis toujours. Je passe le plus clair de mon temps chez elle, le foyer étant bien trop strict à mon goût. C'est vraiment dur, la vie en foyer... Je soupire. J'ai l'impression de ne pas être convaincante. C'est difficile de faire croire au monde en seulement quelques mots que nous sommes telle personne alors qu'il n'en est rien. Je sens du mouvement, à côté de moi. Gretta se tourne et se retourne dans son sommeil. J'ai peur de la réveiller. Le sommeil me manquant, je décide de descendre. Il fait froid dans l'appartement, et la fine chemise de nuit que je porte ne me tient sûrement pas chaud. Je saisis un gilet que j'avais dû ramener, qu'en sais-je, et le glisse sur mes épaules avant d'ouvrir lentement la porte pour ne pas faire de bruit. Je m'engouffre dans la cage d'escalier et me dirige vers le salon.

— Tiens, Raphaëlle ! Déjà réveillée ?

Astrid est déjà à la table du petit déjeuner. Je recule de quelques pas pour m'engouffrer dans la cuisine.

— Bonjour Astrid. Je ne trouve plus le sommeil, donc je me suis levée.

— Tu as bien fait, viens t'asseoir.

Elle me tend une chaise, à côté d'elle.

— Comment te sens-tu ?

— J'essaye de me convaincre de qui je suis, d'après les renseignements que vous m'avez donnés. Je ne suis pas vraiment sûre de moi...

— Je te comprends bien. Mais as-tu vraiment besoin de parler de toi aujourd'hui ? Après tout, tu vas voir deux personnes qui te connaissent suffisamment pour que tu n'aies pas à leur rappeler quoi que ce soit. Et dans le pire des cas, Gretta est là. Tu n'auras qu'à dire que tu n'as toujours pas fait ton deuil.

Je regarde dans le vide, écoutant chacun des mots. Cela me semblait assez correct, comme excuse. Je tourne les yeux vers elle, un peu perdue, mais rassurée. Elle avait les cheveux tirés en arrière, coincés dans un chignon rapide mais propre, malgré tout. Elle porte une chemise de nuit souple, recouverte d'une robe de chambre en laine, qu'elle avait sûrement du tricoté. Un sourire léger se dessine sur son visage naturel. Sourire que je tâche de lui rendre.

— Je sais que rien de tout cela n'est simple pour toi. Et tout le monde ici comprendrait que tu ne veuilles plus continuer.

— Ah oui ? Je ne crois pas que Gretta soit de cet avis.

— Comprends là, elle ne veut pas te perdre. Elle veut que vous partagiez tous vos beaux moments ensemble.

— C'est tellement dur de devoir se renier, de devoir renier sa famille, et de vivre en se disant qu'elle est peut-être morte, par ma faute !

— Elle n'est pas morte.

- Comment pouvez-vous en être certaines ?
- Conrad est un conseiller du Führer, n'est-ce pas ?
- Oui...

— Il a réussi à obtenir des informations concernant l'affaire d'avant-hier soir. Il semble que même ton frère est échappé à la pire des sanctions. Il a eu la bêtise de courir se réfugier chez vous. Ils les ont tous emmenés dans un camp.

- Où ça ?
- Nous l'ignorons malheureusement. Mais ils sont en vie.
- Pour combien de temps, aussi...
- Ne te juge pas pour ça. C'est ton frère qui a agi, pas toi.
- Sans mon comportement, il n'aurait rien fait !
- En es-tu certaine ?

Je regarde Astrid d'un air interrogatif, avant me perdre dans le vide. Il est vrai que je n'avais jamais trop pensé à la situation sans mes agissements... David n'avait pas de rancœur contre moi, mais contre l'Allemagne entière et son gouvernement. Rien, probablement, ne l'aurait empêché de faire ce qu'il a fait. Ça n'aurait peut-être que retardé l'échéance, qui sait. Au final, tout n'était peut-être pas de ma faute... Un bruit dans le couloir me tire de ma réflexion. La silhouette endormie de Gretta se dessine dans l'entrebâillement de la porte. Elle souffle un bonjour discret et s'affale sur une chaise.

- Bien dormi ?

Astrid la regarde en souriant. Mon amie esquisse un léger oui de la tête avant de prendre un bol, d'y glisser du cacao en poudre et d'y laisser couler du lait chaud. Je la regarde faire, avant de la suivre. J'ai complètement oublié de déjeuner, avec cette histoire. Astrid, elle, avait fini depuis un moment. Elle prend son bol et ses affaires, et quitte la table pour nous laisser. Je regarde mon amie. Je ne veux pas lui parler, elle ne semble pas très réceptive. Gretta baille un grand coup, avale quelques bouchées de céréales avant de se reperdre dans ses pensées. Elle a l'air complètement ailleurs, à regarder le mur au fond de la cuisine. Soudain, elle se frotte les yeux et se tourne vers moi, un grand sourire aux lèvres. Je la regarde, surprise, me demandant bien ce qu'elle avait à cacher ainsi. Elle met un certain temps avant de délier sa langue. Et moi, je reste là, en suspens, à attendre qu'elle daigne bien vouloir parler.

- Aujourd'hui, c'est un grand jour, un nouvel essai pour toi !
- Pardon ?
- N'oublie pas que tu as un peu envoyé sur les roses ce cher Hanz, la dernière fois.
- Et ?
- Et donc, on va aller le voir aujourd'hui.
- Ah ? En quel honneur ?
- Tu me désespères, Raphaëlle, vraiment... Tu vas aller t'excuser, Bon Dieu !
- Oh... M'excuser... Bien sûr.
- Tu as l'air enchanté.
- C'est que je m'en serais bien passée.
- Tu ne l'aimes pas ?
- Je ne sais pas. Je ne sais pas...
- Tu le sais, juste que tu ne veux pas te l'avouer. J'ai bien vu comment tu le dévorais des yeux, avant tout ça !
- Oui, mais c'était avant.
- Tu crois vraiment que les sentiments, ça passe comme ça ? Qu'est-ce qui te ferait ne plus l'aimer, hein ?
- Il est... violent.

— Violent ? Il faisait des efforts pour toi, et il ne l'est pas plus qu'un autre.
— Alors quoi ? Je dois lui courir dans les bras en pleurant tellement je m'en veux ?
— Non, je veux juste que vous vous laissiez une chance. Je le fais pour lui, oui, mais surtout pour toi. Parce qu'au fond, lui, je ne le connais pas. Et c'est toi, mon amie, dans l'histoire.

Je la regarde, un peu étonnée de tant d'attention. De bonne attention. Ce n'est pas que Gretta n'en possédait pas. Juste qu'elle ne le montrait absolument pas, et que la plupart du temps, elle n'agissait que pour elle. Pour une fois, depuis des années d'amitié, elle agissait dans mon intérêt. Et puis, au fond, je sais qu'elle a raison. Je sais que j'aime Hanz, quoi que j'en dise. Je n'ai plus qu'à me faire à cette idée, comme on pourrait dire. Gretta n'attend pas de réponse de ma part pour se lever et se préparer. Elle agit, pensant sûrement que j'allais la suivre. Chose que je fais, d'ailleurs. De toute manière, elle sait pertinemment qu'elle a raison, alors autant agir. Elle monte dans sa chambre, et je suis ses pas, à quelques mètres. Elle continue à avancer, s'enfonce dans sa multitude de vêtements afin d'y trouver quoi mettre. Je m'arrête sur le pas de la porte, pensant soudainement à une chose. Gretta, sentant sûrement mon désarroi, sort sa tête de sa grande armoire pour me regarder.

— Raphaëlle ? Est-ce que ça va ?
— Je viens de penser à une chose...
— Quoi donc ?
— Je n'ai rien à mettre. Tout était à la maison. Je...

Elle s'approche alors de moi. Je tente de ne pas lâcher prise, de ne pas sangloter. Je devais vaincre cette peine qui bouillonnait au fond de moi. Même si c'était ma famille, ma vie. Une nouvelle étape m'attendait, je ne devais pas céder... Je respire un grand coup pour retrouver mon calme.

— Je n'ai plus aucune affaire.
— Rassure-toi, tout était prévu...

J'ai un pincement au cœur face à ces mots. Comme si la disparition soudaine de ma famille avait été planifiée, depuis le début... Je sais qu'elle ne voulait pas dire cela. Mais de sa grande armoire, elle sort une grande valise, remplie de vêtements divers. Des robes, des jupes, des chemises et chemisiers, des collants, chaussettes, chaussures, vestes et accessoires... Une très grande valise, ne pouvant cependant pas contenir tout ce qu'elle avait en stock. Pendant plusieurs minutes, Gretta sort des vêtements de toute part, fouillant partout où elle le pouvait. Je me contente de suivre ses mouvements du regard, ébahi par cette multitude de choses.

— Mais.... comment tu as eu tout ça ?
— À chaque fois que je sors en ville avec Maman, je fais mine de vouloir telle ou telle robe en plus. Et du coup, j'ai fait un petit stock, au cas où quelque chose n'irait pas. J'ai bien fait, apparemment.

J'ignore comment elle fait, mais Gretta est une fille extraordinairement prévoyante. Il y avait plus de vêtements que je ne pouvais imaginer. Et dans tout ça, elle trouve encore le moyen de trouver la robe qui convient à une occasion comme aujourd'hui. Une robe chaude, en coton épais, noir, relevée par une ceinture, portée un peu plus haute que la taille. Avec ceci, de petits mocassins à talons, noirs également. Et par dessus, une veste longue et ample, cintrée à la taille, surmontée d'un petit foulard en soi, d'un joli bleu pâle, bien mis en avant par ma sombre tenue. Au début, je trouve cela trop... cérémonieux. Mais une fois porté, je me rends compte qu'elle me met en valeur. La petite note de couleur fait ressortir mon visage comme jamais auparavant. En plus de cela, Gretta ne manque pas de passer par le maquillage et la coiffure. Je ne me reconnais même plus. J'avais l'air plus âgée, plus mûre, alors qu'au fond, je suis toujours cette gamine de 21 ans qui se lamente sans cesse sur son sort.

Au bout de quelques heures de préparation, Gretta et moi sommes enfin prêtes. Discrètement, nous sortons de l'appartement. Mon amie laisse juste un petit mot à ses parents pour les prévenir d'une balade hivernale entre amies. Nous prenons le chemin du Reichstag, bercées par une brise glaciale. Le sol glisse, légèrement recouvert de neige, une fine couche de poudreuse. Les talons n'étaient pas forcément de circonstance, mais bon. Gretta avance d'un pas ferme, ses longs cheveux blonds flottant dans l'air, soulignant sa fine silhouette dans les rues de Berlin. Du peu de personnes présentes, seules trois ne se sont pas retournées au passage de mon amie. Trois femmes, accompagnées ou non. Beaucoup d'hommes ont dérivé de leur chemin devant cette vision, beaucoup de femmes l'ont jalosé. Mais elle, elle avance de son pas assuré, sans prendre la peine de regarder qui que ce soit. Tête haute et air fier, elle fend la brise vers celui qu'elle semble aimer. Au bout de quelques longues minutes de marche, nous voilà enfin devant la grande bâtisse d'où Adolf Hitler dirigeait son empire. Nous grimons les grands escaliers qui menaient à l'entrée, sous les grandes colonnades et les drapeaux nazis. Je n'ai jamais approché ce bâtiment. Devoir y entrer représentait un affront pour ma nature propre et le pays en lui-même. Une juive, cachée de tout et de tous, au cœur de l'empire antisémite. Devant les grandes portes de bois, deux soldats veillent. Ils nous saluent sans poser de questions, et nous laissent entrer. Je les regarde, un peu étonnée de tant de flexibilité. Mais le sourire coquin qui se dessine sur leurs visages suffit à me convaincre qu'ils n'étaient comme ça que face à la jeunesse féminine. Je me retourne aussi sec, un peu dégoûtée. Une voix jeune et froide retentit dans le hall.

— Je ne veux rien savoir ! Vous n'avez pas respecté les ordres, ces juifs devaient mourir !
Qu'est ce que vous ne comprenez pas là dedans ? Hein ?

L'homme crie. Il semble énervé, en vue des remarques qu'il lance. Des voix, plus timides, tentent de lui répondre, sans trop de succès. La bâtisse amplifie les voix, leur donnant une place importante et une résonance puissante.

— C'est tout de même incroyable de ne pas pouvoir faire confiance à ses hommes !
— Herr Holffm...
— Silence ! Je ne veux plus rien entendre. Vous êtes aussi incapables que ces pourritures, vous ne valez pas un clou ! Vous mériteriez d'aller au camp, vous aussi !

Au fur et à mesure, les voix se font de plus en plus présentes. Des silhouettes se dessinent, et je distingue en haut des escaliers Hanz. Une veine ressort sur son front, battant son énervement sur son crâne.

— Tuez-les moi, je ne veux plus en entendre parler ! Et si vous n'êtes pas capable de ça, ne comptait pas sur moi pour soutenir dans quoi que ce soit !

Les deux soldats sortent rapidement du Reichstag, honteux et confus. Hanz, quant à lui, reste dans les escaliers, poings serrés. Gretta lui fait signe et hurle son nom dans tout le hall. Il baisse les yeux sur le rez-de-chaussée, et se détend d'un coup.

— Ha, Gretta ! C'est un plaisir de te voir !

Il descend les escaliers quatre à quatre et souriant, et prend mon amie dans les bras. Il s'écarte d'elle et me regarde, sans grande joie. Il ne me salue même pas, pour tout dire. Je sens un pincement dans mon estomac. Il prend mon amie par les épaules et l'emmène dans les escaliers, ne me prêtant nullement attention. Gretta, cependant, m'incite à les suivre. J'enclenche donc le pas, juste derrière eux, à bonne distance pour ne pas parasiter leurs retrouvailles. Gretta semble heureuse, elle rit, sincèrement. Hanz aussi. Jamais il n'a un regard vers moi. Nous marchons au grès des couloirs labyrinthiques du bâtiment. Nous nous arrêtons devant une porte de bois sombre, qu'Hanz ouvre

sans hésitation. Il entre dans la pièce et salut chaleureusement l'homme qui s'y trouve. Wilhelm s'avance, sert la main de Hanz, et prend dans ses bras Gretta, qu'il embrasse langoureusement. Hanz les regarde, souriant. Moi, j'essaie de détourner les yeux. Mais qu'y a-t-il d'autre à voir dans un couloir vide ? Et alors qu'ils profitent tous de cette rencontre fortuite, je pense à fuir. Pourquoi rester et les regarder discuter toute la journée ? C'est alors que Gretta se tourne enfin vers moi.

— Wil, tu te souviens de mon amie, Raphaëlle ?

— Oui, la seule à éjecter notre chez Hanz !

Il ricane. Moi, ça me fait bouillir, intérieurement. Hanz, quant à lui, croise les bras comme pour dire à son ami de se taire. Ce qu'il fait.

— Excuse-moi Hanz, c'était plus fort que moi. Et désolée, Raphaëlle, je crois bien vous avoir mis mal à l'aise.

— Oh, j'y étais déjà sans ça.

Je lance un regard furtif à Hanz. Qui pour la première fois, me regarde dans les yeux. Nous soutenons le regard de l'autre pendant un temps très court qui me semblait durer des heures. Gretta, qui semble gênée de la situation, me prend par le bras.

— Bon, nous allons manger ? J'ai faim moi !

Je la regarde, étonnée, interrogative. Elle m'avait bien eu. Tout était organisé. Cependant, j'ai comme l'impression que Hanz s'est laissé berné également. Il semble énervé, mais suit le mouvement. Gretta reste près de moi, le bras autour du mien. Elle ne tient même pas la main de Wilhelm, qui reste aux côtés de Hanz. Elle me soutient, chose qui m'étonne. Face à l'homme qu'elle aime, je semble un peu plus importante. D'un pas sûr, elle avance dans les rues de Berlin, glissant, souvent. Je me sens un peu traînée, comme un boulet qu'on doit supporter au fil des jours. Mais elle ne me lâche pas. Enfin, nous nous arrêtons devant un restaurant chic, rempli de soldats allemands. Gretta sert mon bras dans sa main, pour me rassurer. Alors même que je réalise, elle comprend. Avant toute chose. Elle semblait avoir changé en quelques jours, en quelques malheureuses situations. Il est si plaisant de la voir ainsi. Hanz passe devant nous et entre, suivi de Wilhelm, qui s'annonce et attend qu'on lui montre la table. Une nouvelle raison de penser que tout était prévu. Il me tend une chaise, puis tend la suivante à Gretta, avant de s'asseoir à son tour. Hanz, gêné et mal à l'aise, s'installe à ma droite. Je lui lance un regard, il tourne la tête vers moi, sans un sourire. Juste de la rancœur. Je ne tiens plus. Cette situation est insoutenable. Je n'aime pas être prise ainsi en pâture. Il n'avait pas envie de me voir, ne faisait pas d'efforts pour la sympathie, alors je fais ce que toute personne sensée aurait dû faire depuis un certain temps : je fuis. Je traverse le restaurant rempli de soldats allemands qui me regardent fuir. J'ouvre à la volée la grosse porte de bois, manquant d'assommer un lieutenant, et traverse la rue. Mes larmes coulent sans que je ne puisse les retenir. Une main sur mon épaule me fait hoqueter. Je me retourne, et me retrouve nez à nez avec mon amie.

— Ça va ?

— Non, ça ne va pas. Pourquoi as-tu fait ça ?

— Mais je pensais que...

— Tu pensais mal, regardes comment il agit !

— Tu as vu comment tu l'as traité, aussi ? Tu croyais quoi ? Qu'il allait revenir en courant dans tes bras ? C'est un homme d'honneur, avant toute chose.

— Je n'en ai rien à faire, de son honneur ! Il me traite comme un chien !

Gretta, énervée, rentre dans le restaurant, et n'en ressort plus. Je me recroqueville contre le mur, et pleure de plus belle. Jusqu'à ce que je distingue des pieds, juste devant moi. Les bottes ressem-

blaient à celles des soldats. Je sèche mes larmes pour y voir un peu plus clair, et lève la tête. Hanz se tient là, devant moi, l'air sévère. Je baisse les yeux. Il s'accroupit devant moi.

— Pourquoi agis-tu comme ça ?

Il a sorti ça, comme ça. Sans raison, ni rien. Et moi, je ne savais que dire.

— Pourquoi cette question ?

— Gretta m'a tout dit, tu m'en veux. Tu ne crois pas que c'est pareil pour moi ?

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que tu m'as balancé comme un chien, comme si je n'étais rien qu'un pauvre type sans importance. Mais ce pauvre type, là, il semble qu'il soit amoureux. Et qu'il a suffisamment attendu sur toi.

— La faute n'est que mienne, c'est ça ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Mais j'ai, je pense, avoir fait l'effort de comprendre ton besoin, la dernière fois. Et tu n'as su que m'ignorer. Alors, oui, j'ai un ego assez envahissant. Mais j'étais prêt à le laisser tomber, à laisser tomber mon honneur pour toi. Mais ça... tu n'as pas l'air de t'en rendre compte.

— J'avais des problèmes.

— Oui, j'ai cru comprendre.

— Écoute, Hanz. Je suis désolée. C'est ce que tu veux entendre ?

— Non, ce que je veux entendre, c'est la vérité.

— La vérité... y a-t-il seulement une vérité ?

— J'aimerais au moins que tu essayes de m'expliquer.

— T'expliquer quoi ? Ma réaction ? C'est simple, je vis seule, sans famille, dans un appartement miteux, avec des voisins désagréables. Et tous les jours, j'ai le droit à des propos antisémites, à de la violence, à des coups, à des insultes. J'en ai assez de vivre dans un monde violent, dégradant. Personne ne fait l'effort d'être un minimum agréable. J'en avais marre, parce que toi aussi, tu cries, tu jures, tu frappes... Et tu ne fais pas d'efforts.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt ?

— Je n'y arrivais pas.

— Ça ne semblait pourtant pas si compliqué...

— Je n'avais pas la tête à ça, désolée.

— Je pense pouvoir supporter tes excuses... Mais au lieu de fuir, comme ça, tu aurais dû m'en parler.

— Ha oui.... Tu semblais si... réceptif.

— Ne recommence pas, s'il te plaît.

— Pardon... Je ne voulais pas dire ça. Juste que... je n'aurais pas pu parler, là, comme ça, devant tout le monde.

— Je sais...

Il prend ma main et la sert dans la sienne. Puis il m'embrasse, simplement. Je sens mon cœur battre un peu plus vite. Je pense à Gretta et ses dires du matin même. Oui, je l'aime. C'est indéniable. Il se lève, me regarde, mais ne m'attend pas pour rentrer. Il ne me tend même pas la main pour me relever. J'entends juste un « Cette fois, je ne te t'attendrais pas, à toi de me montrer que je fais bien d'essayer. » avant qu'il ne disparaisse dans le restaurant. Je reste un temps assise, là, sans trop savoir quoi faire, avant d'enfin me décider à rentrer. Une deuxième fois, je pousse la grosse porte du restaurant seule, et retourne à la table. Personne n'a commandé. Étrangement, j'étais persuadée que tout le monde avait commencé son repas. Mais non. Il semble même que je ne suis pas restée dehors bien longtemps. Gretta me sourit en me voyant revenir, et me prend la main, une fois installée. Wilhelm me regarde en me lançant un « Ça y est, on peut commander ? » accompagné d'un sourire moqueur. Hanz me lance un sourire léger, comme satisfait d'avoir réussi à me convaincre. Le serveur

arrive, alors que je n'ai pas encore décidé. Je regarde la carte à la hâte, mais n'y comprends rien. À l'arrivée du serveur, Wilhelm lui présente un monologue complexe et incompréhensible, avant que celui-ci ne reparte de là où il venait. Je regarde l'ami de Gretta, perplexe.

— Rassurez-vous, tout est prévu !

Gretta le regarde et sourit.

— Je pense que tu peux la tutoyer, non ?

— Si elle le veut bien, je le veux bien aussi.

— Il n'y a pas de problèmes pour ma part.

— Alors, soyons fous, tutoyons-nous !

Je souris à mon tour. Et sans trop savoir comment, ni pourquoi, mais je sentis une main sur ma cuisse, légère, délicate. Je me tourne vers Hanz, qui ne sourit pas, ne dit mot. Je tente de regarder sous la table, et est la confirmation de ma pensée. Hanz a bel et bien décidé de passer outre la mauvaise passe. Je pose ma main sur la sienne, quelques secondes, histoire de lui confirmer mon engagement. Puis je repose ma main sur la table, ne sachant pas vraiment quoi faire. Hanz reprend la sienne également, et la situation revient au point neutre.

Au bout de quelques longues minutes, pendant lesquelles la discussion eut du mal à s'amorcer, le serveur vient enfin nous rejoindre, suivit d'un plateau à roulette chargé de plats divers et appétissants. Je regarde d'un air curieux chacun des plats qui nous sont servis. Une petite assiette est déposée devant nous, remplie d'une petite salade avec tomates, fromages et pignons de pains, et accompagnée de quelques tranches de charcuterie. Le serveur annonce le plat, mais je ne prends pas la peine d'écouter. Je suis trop étonnée de voir tant de beauté dans une simple assiette de salade et de charcuterie. Je tente une bouchée, et je me trouve bien ravie d'être ici. Je n'ai jamais mangé quelque chose d'aussi bon jusqu'à aujourd'hui. Je savoure chacune des bouchées que j'avale. Je prends plaisir à chaque déglutition comme si je ne connaissais rien. Je redécouvre ce que signifiait « bien manger ». Et ce repas est une succession de satisfactions. Entre temps, Hanz me lance des regards, comme pour observer une éventuelle réaction vis-à-vis de je ne sais trop quoi. Mais je suis bien trop attentive à ce qui défile dans mon assiette. Le plat est une découverte totale, un foie de veau à la berlinoise, tendre et savoureux. S'en suit une forêt noire onctueuse qui clôt le repas, tant par son appellation de dessert que par nos estomacs remplis. Je n'en peux plus, mon ventre donne l'impression de vouloir exploser. Je m'installe tout au fond de ma chaise, tout en essayant de rester droite. Gretta me suit dans ma démarche. Elle semble elle aussi remplie, chose que les garçons ne connaissent pas. Ils prennent tous deux un café, et discutent du repas en bons amis. Je suis un peu déconnectée, n'ayant plus l'habitude de ces repas.

Les victuailles s'achèvent de part et d'autre du restaurant. Les cafés fusent, et les cigares et cigarettes s'allument, enfumant la pièce d'embruns nauséux. L'air sature rapidement, et je sens comme un grand besoin de respirer. Je prends à la hâte ma veste et sort à la volée, n'en pouvant plus de cette irrespirable odeur et de mes yeux qui picotent. Gretta me suit activement, et tousse à la sortie du restaurant.

— Pfiou ces soldats se sont tous mis d'accord ou quoi

— Je n'en peux plus de cette odeur.

— Je suis bien d'accord. Et sinon... Tu me racontes ?

— Te raconter quoi ?

— Oh, allez, arrête de jouer les innocentes ! Toi, Hanz, tout ça pardi !

— Il n'y a pas grand-chose à dire, on s'est réconcilié, semble-t-il.

— Vous vous êtes dit quoi ?

— Au départ, on a failli repartir sur de mauvaises bases, mais j'ai pris sur moi. Au final, il m'a embrassé, et puis voilà.

- C'est une bonne chose !
- Il n'avait pas l'air pour...
- Parce que c'est un homme d'honneur. Il avait besoin de savoir si ça en valait la peine.

Les dires de mon amie me chagrinent un peu. Je déteste que l'on aborde ce sujet comme étant de ma faute. Malheureusement, elle n'a pas tout à fait tort. Il fallait se rendre à l'évidence. Je me mets un peu en retrait du groupe, ayant besoin d'un peu de solitude. Gretta a rejoint Wilhelm, et lui tient la main, en rigolant. Hanz, lui, avance seul, d'un pas sûr. Pendant un court instant. Il ne tarde pas à s'arrêter pour m'attendre, et me présente son bras. Je passe le mien autour en souriant. Mais je ne le regarde pas. Pas vraiment, du moins.

Nous marchons ainsi en rang pendant une petite heure, avant de revenir au Reichstag. Les deux soldats nous font entrer, quand deux hommes nous interpellent.

- Herr Holffmann !
- Quoi encore ?

Hanz répond avec une pointe de colère, qu'il essaye tant bien que mal de cacher. Mais elle ressort très clairement, si bien que les deux hommes se crispent et reculent d'un léger pas. Hanz, encore plus énervé, sert les poings. Il s'avance vers les deux hommes, qui, cette fois, n'ont plus d'autres choix que de l'affronter.

- Qu'y a-t'il ? Vous ai-je parlé dans une langue jusqu'alors inconnue ?
- Non, non, bien sûr que non...

L'un des deux hommes prend la parole pour l'autre. Il semble bien plus jeune et bien moins sûr de lui. Les cheveux à ras et les yeux gris-verts, il s'avance doucement vers Hanz, la tête basse.

- On... on a trouvé votre Juif.
- Et bien, pourquoi tant d'incertitude ? C'est bien ce que je vous avais demandé, non ?
- Vous nous aviez demandé de le tuer...
- Il est toujours en vie ?
- On...
- Vous n'avez pas pu là... !

Il hausse la voix, avant de se tourner vers moi. Il a la main levée, comme pour frapper le soldat. Je tente de ne pas trop détourner les yeux, mais il comprend vite que la situation me gêne. Il baisse la main, regarde le soldat et lui ordonne d'aller chercher cet homme pour l'enfermer. Il leur demande expressément de partir, et se tourne vers moi.

- Je suis désolée, Raphaëlle.

Il garde une distance respectable entre lui et moi. Chose à laquelle je ne m'attendais guère. Gretta, qui sent la tension, annonce que nous allons rentrer, que l'après-midi est déjà bien entamé et qu'il nous reste tant de choses à faire. Elle me prend par le bras et me tire vers la sortie. Je ne quitte pas Hanz des yeux. Et je ne sais même pas vraiment pourquoi. Lui me regarde, un peu déçu. Moi je suis prise entre colère, tristesse, dégoût et amour. Je n'aurais jamais dû revenir. Je sens Gretta presser un peu plus sa main autour de mon poignet, comme si elle sentait ma tension. Je soupire, et tourne la tête vers la sortie. Je n'ai pas le temps de voir Hanz soupire à son tour ni de les voir repartir, Wilhelm et lui, à leur travail, que nous étions déjà sortie. Mon amie s'arrête sur les marches de pierres, et respire un grand coup, avant de reprendre une marche paisible. Je la suis sans sourciller. Peut-être que j'aurais dû faire quelque chose. Je n'en sais trop rien. Nous croisons quelques soldats allemands s'en prenant à des Juifs, des attaques d'habitations ou de boutiques par des enfants, des tagueurs de

« Jüde », et autres persécutions. Moi qui croyais les juifs tous disparus... Il semble que malgré tout, certains résistent encore tant bien que mal au régime. Seulement voilà, cette résistance leur vaut une cruauté encore plus exprimée par les Allemands. Une cruauté liée à une honte, celle d'avoir laissé vivre des juifs dans son quartier sans même s'en être rendu compte. Certains les ont forcément vus. Inévitablement aidé pour qu'ils en arrivent là. Je n'ose même pas penser à leur sort, à eux. Ils doivent subir une punition telle que jamais plus ils n'aideront un Juif, s'ils le peuvent encore. Je regarde alors Gretta, et ses cheveux blonds qui virevoltent dans l'air froid de Novembre. Elle marche d'un pas assuré parmi les rues et les violences. Je pense à son sort, si on venait à découvrir la vérité. Au sort de sa famille, si bien vue, qui aurait caché sous le nez même des Allemands, du Führer, une juive. Une juive qui fréquente le sommet du Reich, une juive qui sort avec un capitaine SS, une juive qui prend trop de place dans l'empire allemand. Qu'en serait-il de moi ? D'elle ? De lui ? D'eux ? Ils allaient sûrement tous à leur perte... Je pense à fuir, loin, à disparaître, pour n'emmener personne dans la chute... Mais Gretta s'était rapproché de moi et avait pris ma main. J'ai comme un malaise, à l'intérieur de moi-même. Je n'ai pas envie de tout cela. Je n'ai pas envie de voir tout ce monde s'effondrer, tous ceux qui m'aident souffrir pour moi. Ainsi n'était pas la vie. Ou du moins, pas ma vision des choses. Je n'avais pas tant d'importance...

Au loin, je distingue la Postdamer Platz. Elle est, comme à son habitude, remplie de monde. Nous traversons la foule d'un pas vif, avec un semblant de sûreté pour le mien. En face de nous se dessine la silhouette du Palast Hotel. Nous nous pressons jusqu'à l'entrée, où se presse à nouveau un monde fou. L'hôtel est réputé, dans toute la ville. Tout le grappin s'y précipite dans une agitation incroyable et délirante. Astrid est à l'accueil, ce qui assez rare et digne des jours de grande influence. Sa fille la salut d'un geste de la main avant de me traîner dans les escaliers qui mènent aux étages, et à l'appartement. Nous croisons beaucoup de monde, dans les couloirs. Des inconnus, des plus connus, des locataires d'un peu partout qui s'installent, se désinstallent, cherchent ou visitent simplement. Plus nous montons les étages, moins le monde se fait sentir. Et enfin, nous arrivons devant la grande porte de bois qui signe l'entrée de l'appartement. Enfin, nous voilà à l'abri du monde. Gretta ouvre la porte, et la referme sur moi. Je respire un bon coup. Elle me prend dans ses bras, me rassure, et nous nous dirigeons vers sa chambre. Nous n'y bougerons pas de la soirée. L'envie nous manque, nous avons toutes deux comme un besoin étrange d'être seules, ensemble, et de ne pas être dérangées. Allez savoir pourquoi... c'en est ainsi. Mais il nous fallait ce temps pour nous.

Décembre 1939. Le premier jour du mois. Le froid se fait d'autant plus mordant. Dehors, la neige tient fermement, craquant sous les pas des passants. Berlin s'est revêtu de son manteau d'hiver, et se dessine lentement dans un brouillard opaque. Seuls les plus petits bâtiments et les bas des plus grands sont visibles. Je suis à la fenêtre, pensive. Hier, nous avons reçu une lettre, Gretta et moi. Une lettre en provenance du Reichstag. Je n'ai pas voulu ouvrir la mienne, mon amie l'a fait pour moi. La lettre, tapée à la machine et signée par le Führer, nous invite à venir cet après-midi même au sein de l'illustre bâtisse. Il est écrit que nous avons rendez-vous avec Adolf Hitler en personne. Aucune raison particulière n'est évoquée. Je ne sais trop à quoi m'attendre. Alors que Gretta, elle, frissonne de joie à l'idée d'être l'invitée particulière du Führer. Pour elle, c'est une reconnaissance immense. Et depuis ce matin, elle ne fait qu'en parler. Elle se pomponne, elle veut s'acheter une nouvelle robe pour l'occasion, de nouvelles chaussures, un nouveau manteau... Elle doit faire peau neuve pour paraître la meilleure, la plus belle, la plus désirable. Et moi, je suis là, à penser devant ma fenêtre, encore en chemise de nuit, ne lâchant pas un mot. Hanz était passé me voir rapidement hier soir, pour s'excuser de son précédent comportement. J'avais fait abstraction de tout cela pour pouvoir profiter pleinement de sa présence. Nous étions restés dans les bras de l'autre pendant un bon quart d'heure, avant que celui-ci ne doive rentrer. Un léger baiser et le voilà parti dans la brume nocturne de Berlin. J'ai encore cette image en tête, mystérieuse, de son corps de soldat disparaissant dans la brume et dans l'ombre. Et cette envie irrémédiable de le retenir, de ne pas le laisser partir, de ne pas le voir disparaître. Cette simple envie d'être quelque part avec lui, peu importe où. La distance que nous avons mise entre nous nous rapprochait étrangement. Des pires ennemis du monde, nous étions aujourd'hui habités par un désir hardent d'avoir plus. D'une relation plus intime, plus forte. Quoiqu'elle était déjà forte sans cela. Sans nous voir, nous étions indispensables à l'autre. Quant à Gretta, c'est une toute autre histoire. À côté de sa romance avec Wilhelm, mon couple n'était qu'une plaisanterie. Ils passaient de nombreuses heures ensemble, ou à communiquer par lettre. Elle avait changé, elle devenait mature. Elle était amoureuse, mais d'une autre manière que moi. Ils s'imaginaient déjà leur vie ensemble, alors que je n'en étais qu'au stade d'espérer une nuit avec lui.

J'ai la tête ailleurs, je n'ai envie de rien. J'avais dormi seule, hier soir. Pour la première fois, Gretta n'était pas rentrée. D'un côté, je lui en veux. Elle m'avait promis de rentrer. Mais je l'envie. Je l'envie tellement d'avoir ce qu'elle veut, ce qu'elle désire le plus. De pouvoir toucher du doigt ses envies toutes simples, mais de les avoir, là, sous la main. Moi et mes questionnements, on se perdait dans un abîme sans fond. La porte s'ouvre à la voilette, et je sens juste le courant d'air que fait mon amie en se lançant sur le lit.

— Tu as passé une bonne nuit ?

Elle me dit ça avec un sourire énorme, radieux, qui en disait bien trop sur sa nuit à elle.

— Pas vraiment.

Son sourire disparaît. C'est drôle, mais plus elle passe de temps avec Wilhelm, et plus elle semble s'inquiéter pour moi. Elle se relève et vient s'asseoir dans mon dos, gênée.

— Désolée, j'avais promis de rentrer, hier.

— Ce n'est pas grave.

— Si, si, c'est grave. Je n'aurais pas dû te laisser seule, surtout pas cette nuit-là. Je suis vraiment désolée.

Une pointe de culpabilité se sent dans sa voix tremblante. Je me retourne pour la regarder. Elle semble presque honteuse. Je me retourne et prends ses mains.

— Ne t'en veux pas, c'est tout à fait normal.

— Je suis ton amie, d'abord et avant tout. Donc j'aurais dû être là pour toi. Ce que je n'ai pas fait...

— Arrête, s'il te plaît. Je n'ai pas envie que tu t'en veuilles d'être heureuse.

Elle me regarde, les yeux tristes, et je la prends dans mes bras. J'avais l'impression de la rendre malheureuse. Elle me sert à son tour, avant de s'écarter. Elle me regarde fixement, et un léger rictus se dessine sur ses lèvres. Elle avait quelque chose à me dire, c'est évident.

— On se prépare ?

Alors, je regarde l'heure. En effet, nous étions invitées pour 11 h, et il était déjà 10 h passée. Je me redresse, surprise, et Gretta se lève pour sortir nos robes. Elle avait toujours cette facilité à trouver tout ce qui correspondait pour chaque occasion. Elle sort du placard une sublime robe rouge, ornée de dentelles, et de boutons dorés, accompagnée d'une paire de collants couleur chairs et de bottines noires à lacets. Puis une robe brune, rayée de beige, ornée de quelques froufrous, avec des bas couleurs chairs, eux aussi, une paire de chaussettes beiges et des mocassins marrons. L'un des deux ensembles semblait étrangement plus élégant. Et à ma grande surprise, Gretta me tend le sublime ensemble rouge.

— Il t'ira à merveille !

Elle se saisit de l'ensemble brun et file se changer dans un coin de la chambre. Je reste béate, à regarder la robe qui gît sur le lit. Quelques minutes plus tard, alors que je n'ai toujours pas bougé, Gretta sort, revêtis de sa robe brune. Et étrangement, elle est pus que ravissante. Non pas qu'elle ne l'est jamais, bien au contraire. Mais je n'aurais jamais soupçonné cette robe de lui aller si bien. Elle souligne parfaitement toutes ses courbes, toutes ses formes, illumine son teint et le sublime. Elle me regarde, mains sur les hanches, dans un semblant d'autorité qui ne lui va pas.

— Tu n'es toujours pas changée ?

— Désolée je...

— Hop, file !

Elle prend la robe, me la met dans les bras, et à mon tour, je me faufile dans un coin de la chambre pour me changer. Je suis sceptique quand à l'idée de devoir mettre une telle robe pour un jour si... banal. Mais quand je sors enfin de derrière le paravent, le visage de Gretta s'illumine d'un sourire fier.

— Magnifique ! Tu es simplement parfaite !

Elle insiste bien sur le mot « parfaite ». Elle m'installe rapidement devant le miroir, me coiffe à la va-vite, et nous voilà déjà partie pour le Reichstag. Encore. Je me trouvais bien trop... belle, pour un simple rendez-vous. Je suis mal à l'aise. Je n'aime pas être autant mise en avant. Gretta, elle, avance fièrement, saluant tous les gens qu'elle croise, comme si elle était d'un seul coup devenue importante. La plus importante. Elle a la démarche sûre de quelqu'un qui sait où il va. Alors que moi, je doute. Je me questionne, encore trop, sûrement. Une fois entré dans la bâtisse, Wilhelm nous accueille rapidement, avant de retourner à son travail. Il a l'air d'avoir beaucoup à faire aujourd'hui. Hanz ne tarde pas à descendre lui aussi. Il semble mécontent, à en croire son air et sa démarche. Il s'arrête dans les escaliers en nous voyant, et change radicalement d'expression. Il semble

étonné, voire même subjugué par quelque chose. Bien sûr, je ne fais absolument pas le rapprochement entre moi et son expression. Gretta ricane, et me donne un léger coup de coude dans le dos. Je la regarde, et à en croire son sourire, c'était moi qu'il regardait avec tant de fascination. Je pense qu'à cet instant précis, je deviens rouge. Je suis encore plus mal à l'aise face à cette situation qu'à tout le reste. Hanz finit tant bien que mal par achever sa descente, pour saluer mon amie et m'embrasser. Il rit, en sentant la gêne occasionnée par son arrêt.

— Désolé si je t'ai mis mal à l'aise, mais tu es ravissante !

Il aurait mieux fait de se taire... Je rougis de plus belle, préférant être partout sauf ici. Il caresse ma joue d'une main rassurante, avant d'être appelé par Wilhelm, qui arrive en courant jusqu'à nous.

— Hanz ! Euh oups, pardon... Mein Hauptsturmführer !

Il dit cela en se mettant au garde-à-vous. Dans sa manière et son attitude, il en devenait risible. Gretta et moi ricanons de bon cœur, pensant à une blague ou quelque chose du genre. Mais il semble que Wilhelm soit plus que sérieux, vu le regard grave qu'il nous lance.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On a un problème au camp, les détenus commencent à s'énerver, et les soldats ne semblent pas avoir l'autorité nécessaire.

— Comment ça ? Ils sont pourtant formés pour ce genre de situations non ? Qu'ils les remettent en place !

— Hanz, on te demande, toi. Ils sont trop gentils pour qu'on les écoute, ce sont des bons à rien qu'on a envoyés là bas.

— Ce n'est pas possible, il faut toujours que je fasse tout moi-même ! Prépare la voiture, on décolle.

La colère a repris le dessus. Il prend mon visage dans ses bras.

— Désolée, très chère, mais le devoir m'appelle.

M'embrassant passionnément, il part, à regret semble-t-il. Gretta passe son bras autour du mien, et nous nous dirigeons vers les grands escaliers de pierre. Il est 10 h, et nous ne sommes toujours pas dans le bureau du Führer. C'était bien la peine d'y être invitées... Nous gravissons les escaliers côte à côte, sans nous presser. Les escaliers en semblent presque devenir interminables. Les marches de pierre se suivent et se ressemblent. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que nous rejoignons enfin l'étage. Je ne sais trop pourquoi le temps passe si lentement. Sûrement cette rupture brutale avec Hanz, son regard froid et sa colère, celle de devoir partir alors qu'il était si près de moi. J'étais déchirée. Pour la première fois depuis notre dispute, j'avais eu l'impression que ma présence l'avait rempli du plus grand bonheur. Je n'avais jusqu'à présent jamais procuré autant de joie chez une personne. J'ai un pincement au cœur. J'aurais tant aimé ne pas le voir ici, en coup de vent... Pouvoir profiter de sa présence plus longtemps. Le sentir contre moi, entourée de ses bras. Mais c'était le problème même de notre relation. Nous nous aimions, sans que l'autre ne sache à quel point, sans jamais trop nous voir, juste des rencontres, des instants secrets, mais rien que quelques heures. Des heures, des minutes, des secondes qu'il fallait savourer, toujours plus. Mais la séparation en devient elle aussi de plus en plus difficile. Je mourais de son absence. J'étais comme une enveloppe vide, sans lui. J'avais toujours été ainsi, depuis le premier jour où j'avais croisé son regard. J'étais tombée amoureuse aussi bêtement que n'importe qui. Car oui, au fond, je suis aussi banale que n'importe qui d'autre.

Une voix me tire de ma réflexion. Gretta me regarde de ses grands yeux bleus, l'air étonné.

— Tout va bien ?

— Oh, oui, pardon... je pense.

— Toi... tu penses à Hanz !

— Non, je...

— Arrête, je te connais trop Raph ! Je comprends que tu es besoin de réfléchir à plein de choses, mais on nous attend, et on est déjà en retard...

En effet, on traîne, et le temps, lui, continue de courir, le long des cadrans des montres et des horloges. Mon amie me tire par le bras, le long d'un interminable couloir, au bout duquel trône une grande porte de bois. Elle l'ouvre rapidement, et nous atterrissons dans un bureau, dans lequel une femme rousse écrit à un bureau.

— Je peux vous aider ?

Elle nous lance un bref regard avant de retourner à ses feuilles et ses écrits.

— Nous avons rendez-vous.

— Oui, il y a vingt minutes, vous êtes en retard.

— Nous sommes navrées...

— Vous verrez ça avec le Führer.

Elle se lève, toque à la porte derrière elle, et nous annonce. Un blanc, un murmure, et la porte se ferme. La femme retourne s'asseoir à son bureau.

— Il va vous recevoir.

Gretta acquiesce. Moi, je reste silencieuse, comme je le fais toujours. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvre à nouveau, et Adolf Hitler se présente, tout sourire, avançant jusqu'à nous pour nous faire une bise chaleureuse. J'ai toujours énormément de mal à croire qu'un homme aussi chaleureux puisse faire autant d'horreurs... Mais quand je suis face à lui, je ne vois pas le tyran, je vois cet homme plein de tendresse et de joie. Il nous prend par les épaules et nous pousse vers son bureau, lançant un regard plutôt énervé envers sa secrétaire.

— Désolée pour le désagréable accueil, Stella déteste qu'on se présente en retard, vous l'aurez compris. Entrez, entrez !

— À ce propos, nous sommes vraiment désolées...

— Il n'y a absolument aucun problème !

Gretta ne sait pas trop où se mettre, gênée par le temps que nous avons perdu. Mais Adolf semble ne pas s'en inquiéter. Il déborde de joie, à l'idée de nous voir, à en croire ses sourires et son ton si joyeux. Il nous invite à nous asseoir juste en face de son bureau. Nous passons du salut amical à la discussion sérieuse. Je suis un peu mal à l'aise, d'être ainsi installée dans un bureau. Adolf nous regarde attentivement, dans un blanc dérangeant. Personne ne parle ou ne bouge. Mon amie semble aussi intriguée et mal à l'aise que moi. J'ignore comment la situation avait pu prendre ce tournant. Et ce n'est qu'au bout de quelques longues minutes qu'enfin, Adolf daigne reprendre la parole.

— Connaissez-vous le pourquoi de cette convocation ?

Gretta et moi nous regardons, surprises par la question. Et une fois encore, c'est mon amie, qui prend la parole.

— Non, rien n'était énoncé.

— Vous n’êtes pas vraiment curieuses, je dois dire. Je pensais que vous alliez poser la question. Cela ne vous intéresse pas tant ? Ou vous la trouviez de bon augure pour voir vos compagnons ?

— Oh, non, bien sûr que non ! Nous avons envie de savoir pourquoi.

— Bien. Bien... Vous souvenez-vous de notre discussion lors du brunch, chez vous, Gretta ?

— Nous avons eu de nombreuses discussions, mon Führer...

— Adolf, je vous l’ai déjà dit, non ?

— Excusez-moi.

Le ton commence à monter. Il semble bien plus susceptible que je ne le pensais...

— Bien. Reprenons. Je parlais donc de la discussion concernant une éventuelle embauche au Reichstag, cela vous revient-il ?

Gretta se tourne vers moi, et j’acquiesce, d’un léger haussement de tête. Je me souviens parfaitement de cette demande, qui m’avait valu une certaine angoisse. Et je me souviens que mon amie y avait répondu avec grand enthousiasme. Elle se retourne vers Adolf, un léger sourire aux lèvres.

— Nous nous en souvenons très bien, m... Adolf !

— Fort bien. Car une place s’offre à vous.

— Ah oui ?

Gretta vient de faire une tête plus étonnée que jamais, yeux écarquillés, brillants de surprise et de joie. Sa plus grande reconnaissance. Un rôle au Reichstag, aux côtés du Führer, aux côtés de Wilhelm... Moi, je reste en retrait. On connaît très bien ma situation, et ce poste risquait de me plonger un peu plus dans la gueule du loup. J’en avais envie. J’espérais pouvoir me faire une place au sein de l’Allemagne sans que personne ne sache rien de ma véritable identité. Mais c’était un risque qu’il fallait prendre en toute assurance, de dont je manque cruellement ces derniers temps. Ce dont j’ai toujours manqué, d’ailleurs. Gretta attrape discrètement ma main et la serre dans la sienne, pour me rassurer.

— Oui, oui. Je vous propose de devenir mes secrétaires, aux côtés de Stella. Elle est un peu débordée ces derniers temps, je pense qu’elle sera ravie d’avoir de nouvelles petites mains pour l’aider !

— Vos... vos secrétaires personnelles ?

— Bien sûr !

— C’est... un honneur !

— Tout l’honneur est pour moi. Votre présence au Reichstag se faisait attendre, je tenais à vous avoir proche de moi, pour bénéficier de vos sourires ravissants.

Il nous gratifie d’un sourire radieux. Je me vois bien forcer d’y répondre. Je ne sais pas trop quoi penser, à ce moment précis, prise entre l’honneur de la demande et la peur de la réalité. De ne pas être à la hauteur. Car oui, là était bien le problème... Et si je n’étais pas assez forte pour affronter le nazisme tous les jours ? Devoir me lever chaque matin en sachant que je devrais subir la cruauté des Allemands. Avancer sans jamais savoir à quoi m’attendre, comment je réagirais... Et si je décidais, un jour, de prendre la défense d’un juif ? Qu’en serait-il ? De nombreuses questions se bousculent dans ma tête, et Adolf semble bien se rendre compte que quelque chose ne va pas. Il me regarde d’un air interrogateur, mais je tente de fuir ses yeux. Je ne sais pas comment répondre, comment réagir...

— Raphaëlle, tout va bien ? Que se passe-t-il ?

Gretta se tourne alors vers moi, intriguée. Sa joie l'avait, pour le coup, empêché de percevoir ma panique. Son inquiétude se dessine doucement sur son visage. La panique me gagne d'autant plus qu'elle ne prendra pas ma défense.

- Euh, oui oui. Je... je suis étonnée, touchée, et.. ;triste. Oui, triste, à la fois.
- Pourquoi cela ?
- Mes parents auraient été si fiers de moi...

Ha oui. La fierté des parents. Ils m'auraient renié plus qu'ils n'auraient été fiers. Jamais ils n'auraient accepté que je travaille avec le diable en personne, comme ils l'avaient déjà nommé. Mais ils n'étaient plus là, pour l'instant. Assez loin pour ne plus voir mes actions. Pour ne pas les juger. Ils n'étaient pas non plus là pour me soutenir. Me dire qu'au fond, ils m'aiment, malgré tout... et moi je n'ai pas su leur dire non plus. Mais mes « parents », ceux qui m'avaient donné leur nom sans le savoir, sans le vouloir, auraient sûrement été fiers de cette éventuelle fille, aujourd'hui élevée au rang de secrétaire personnelle du Führer. C'était un bien joli mensonge, un subterfuge pour cacher ma tristesse de la perte réelle de ma famille. Leur disparition. Adolf me regarde, en souriant tristement, alors que Gretta adopte un air plus grave, qu'elle tente de cacher. Elle sait, elle, pourquoi je suis triste. Elle sait que ce n'est pas pour tout ceci, que ce n'est pas par joie. J'esquisse un léger sourire navré, et Adolf me tend une main chaleureuse. Nous nous la serrons, avant de quitter le bureau. Stella, la secrétaire, nous reprend, toujours sous un air fort désagréable, et nous montre nos bureaux. Deux grands bureaux en bois brut, en face à face l'un avec l'autre, sur lesquels se dressent des lampes de bureau simples, des tas de feuilles vierges, et un dossier, sur chacun. Le travail nous attend déjà. On ignore encore en quoi il consiste, mais toute cette explication ne saurait tarder. Stella nous regarde, et croise les bras sur sa poitrine.

— Mlle Friedrisch, vous vous installerez sur ce bureau-là. Mlle Strauss, vous serez en face. Votre travail consiste à trier les papiers, pour le moment. Vous aurez plus en fonction de votre rendement et votre capacité à travailler correctement. Vous êtes actuellement à l'essai, faites vos preuves.

D'un air lassé, elle retourne à son bureau, à l'opposé de la pièce. Gretta, elle, s'empresse de rejoindre sa place et de fouiner un peu partout, à la recherche d'un je ne sais quoi, qu'elle ne trouve cependant pas. Mais tout la ravit. Elle est comme un enfant dans un magasin de jouets, une femme dans un magasin de vêtements... alors qu'en réalité, elle n'est qu'une jeune femme dans un bureau du Reich. Je prends plus de temps avant de me décider à m'installer, sous le regard curieux et mécontent de Stella. Derrière son bureau et ses lunettes, elle observe nos moindres faits et gestes, comme pour déceler la faute qui nous fera renvoyer. Qui détruira la belle image qu'Adolf avait de nous. Le bureau est savamment conçu, de manière à ne pas plier le dos de la personne installée. Le siège est confortable, le bois de la table doux au touché, d'une couleur agréable. Quant à la lampe, elle éclaire d'une douce lumière diffuse sur un cercle large, permettant un travail plus libre, et entourant le bureau d'une lueur jaunâtre et chaleureuse. Je tourne le visage vers Gretta, qui me regardait déjà depuis un moment.

- Alors ? Qu'en penses-tu ?

Me demande-t-elle. Comme si elle ne s'en doutait pas...

- Qu'est ce que tu veux que j'en pense ? Tu le sais très bien.
- Tu n'es pas un minimum heureuse ?
- Si... un peu.
- Pourquoi parais-tu si honteuse ?
- Tu oublies ma situation, peut-être ?

Je chuchote, de peur que Stella ne nous entende.

— Non, bien sûr que non, mais tu es en sécurité, ici.

— Vraiment ? Je n'en suis pas convaincue...

Je regarde mon amie sans en être vraiment sûre. Il faut que j'apprenne, que je fasse des efforts. Sans quoi, on finira par avoir des doutes. Je réfléchis quelques minutes, les yeux perdus dans le vide, et finis par jeter un œil sur les feuilles, à ma droite. J'en prends une dans les mains, l'observe, l'analyse, avant d'entendre une voix dans mon dos.

— Vous devez les trier. Juifs d'un côté, Allemands de l'autre. Mettez un tampon sur les Juifs, celui en face de vous sur le bureau.

Stella est fidèle à son poste. Et j'avais bien raison, elle nous observait. Gretta me regarde d'un air assez gêné, sûrement parce que j'avais vu juste. Je hausse les épaules, lui lance un léger sourire, avant de commencer le tri. La première feuille concerne des juifs, bien évidemment. Marguerite Dumkölf. Une jeune femme sans histoire, semble-t-il. J'attrape le tampon, que j'enduis d'encre rouge, avant de l'appliquer sur la fiche jaunie de la jeune femme. « Jude ». Écrit en gros, en majuscules, encadrés, bien visible. À cheval sur le texte et la petite photographie d'une femme charmante et souriante. Sûrement plus pour longtemps....Étais-je en train de signer l'arrêt de mort des juifs de la ville ? Ce tri, à quoi pouvait-il bien servir d'autre. Je regarde encore un temps le dossier, avant de le poser enfin sur un coin du bureau. Gretta, elle, a déjà trié une dizaine de fiches, sans pour autant se soucier du sort de chacun des visages qu'elle voit passer devant elle. Je retourne à ma fiche, croise à nouveau le regard de Marguerite, et me décide enfin à passer à la suite. Je ne devais plus prendre la peine de me lamenter sur le sort de chacune des personnes présentées sur ces feuilles. C'en était fini. Il ne tient qu'à moi de combattre ma sensibilité afin de ne pas m'y laisser prendre. Je ne craquerais plus, le travail sera fait. Je prends la fiche suivante, et enchaîne plus rapidement, ne regardant que la zone de texte qui concernait les informations nécessaires au tri.

Et en fin de compte, la journée passe plus vite que prévu. J'aperçois de temps en temps Hanz, traversant le bureau afin d'y voir le Führer. Mais il ne semble pas m'avoir remarqué. Je ne sais même pas s'il est au courant de la demande d'Adolf. Là n'était pas l'important. Le sixième cliquetis de l'horloge en chêne retentit, j'entends le bruit des affaires qu'on range à la hâte. Je me retourne pour jeter un œil à la source du bruit. Stella est prête à partir, déjà. Elle racle les pieds de sa chaise sur le vieux parquet, se lève et toque à la porte du bureau. En quelques minutes, la porte s'ouvre, la tête de Stella disparaît dans l'entrebâillement, avant de réapparaître et que la porte ne se ferme. D'un pas sûr et lourd, elle quitte la pièce, les talons claquant sur le sol. Elle ne nous laissera qu'un « Ne soyez pas en retard demain », avant de sortir dans les couloirs marbrés du Reichstag. On entend encore les cliquetis de ses talons, pendant quelques minutes, avant de retrouver un silence accablant, seulement bercé par le tic tac de la grosse horloge. Je regarde mon amie, comme pour chercher la réponse que je n'avais pas. Mais elle ne l'avait pas non plus. Nous nous regardons pendant un long moment, avant d'entendre un léger rythme supplémentaire, en provenance du bureau. La porte s'ouvre à nouveau, et la silhouette d'Adolf s'y dessine, petite et fluette. Il nous regarde un instant sans plus d'expression ou de réaction, avant de venir nous rejoindre. Il jette un œil aux dossiers, et un léger sourire se dessine sur son visage.

— Alors, cette première journée ?

Il nous lance un regard à toutes les deux, attendant la plus rapide des réponses. Gretta est encore la plus vive de nous deux, je manque encore de confiance en moi sur le sujet.

— Parfaitement bien ! Personnellement, je me suis adaptée assez vite à la demande, je n'ai eu aucun problème.

— Et vous, Raphaëlle ? Vous avez eu plus de difficultés ?

Je me retrouve comme prise au piège face à la réponse de Gretta. Elle a ouvert la brèche que j'aurais préféré éviter. Mais maintenant que j'y suis ouvertement confrontée, je n'ai plus d'échappatoire.

— J'ai un peu de mal à devoir classer des personnes, à leur coller une étiquette. Mais ça ne m'a pris que quelques minutes pour m'adapter, rassurez-vous.

— Je n'en doute pas, étant donné que vous avez fini votre travail. En tout cas, vous avez toutes deux fini dans les temps, et je n'en attendais pas moins. On se retrouve demain, donc ? Disons 8 h, nous déjeunerons ensemble si vous le souhaitez.

Je réponds d'un sourire timide, et Gretta se lève en même temps que moi. Nous attendons qu'Adolf retourne à ses affaires. Je prends mon manteau, et m'habille lentement. J'ai l'impression d'être vidée de toute énergie, alors que je n'ai trié que des feuilles. Ça semble si futile, comme travail, si inactif. Pourtant, mon corps était exténué, mon esprit aussi. Je n'ai réfléchi à rien du tout de la journée, à rien du tout. Comme si le travail m'avait happé. Je finis par retrouver la force nécessaire pour sortir et traverser toute la bâtisse. Gretta se dépêche de s'habiller afin de me rejoindre. Les couloirs ne semblent plus en finir. Ils prennent des allures encore plus labyrinthiques avec la fatigue, et quand enfin les escaliers se dessinent, je soupire de soulagement. Je m'arrête pour respirer un bon coup, sentant un peu d'air frais du hall remonter jusqu'à moi. Gretta profite de cette pause pour me rejoindre, à moitié essoufflée.

— Pourquoi marches-tu aussi vite ? Tu as un rendez-vous ou quoi ?

Elle me regarde avec étonnement. Je sais que dans sa tête, c'était une autre question qui se posait. Mais le lieu ne permet pas d'en parler à voix haute.

— Non, non. Je suis juste fatiguée. Et pour l'autre question, rassure-toi, ça n'a rien à voir. Rien du tout.

Un éclair de soulagement traverse son regard, et nous reprenons la marche. En bas des escaliers, Hanz et Wilhelm nous attendent. Gretta ne se fait pas prier et descend les escaliers quatre à quatre pour courir dans les bras de son cher et tendre. Je la regarde, débordante de joie, un peu trop peut-être. Je les regarde tous les deux, toutes en niaiserie. J'étais aussi niaise que cela ? Hanz s'approche doucement pour me rejoindre au bas de l'escalier. Je plonge mes yeux dans les siens, sans pour autant lui dévoiler une quelconque marque d'affection. Il me prend les mains, se contente de me sourire.

— Tu savais que je travaillais ici ?

Je soutiens son regard que je n'arrive pas à interpréter.

— Non, enfin... Wilhelm vient de me l'apprendre. Tu ne m'as rien dit.

— Je n'en ai pas eu l'occasion, Gretta m'a prise en otage.

— Comme souvent.

Il me sourit, d'un air taquin, lâche ma main droite et me fait descendre l'ultime marche en tenant ma main gauche. Nous rejoignons ensemble Gretta et Wilhelm, et sortons d'un même pas de l'énorme bâtisse, alors plongée dans la nuit hivernale de décembre. Quelques flocons tombent sur le parc et

les pavés un peu glissants. Nous marchons d'un pas sûr et lent dans les rues de Berlin. Et sans trop le vouloir, nous traversons l'Albrecht Straße, et passons devant la petite épicerie de ma famille. Un pincement me prend le cœur et l'estomac, et je me bats contre moi-même pour ne pas pleurer. Hanz et Wilhelm blaguent un peu sur cette pauvre boutique de quartier mise en ruine, et ces pauvres riverains qui avaient tenté de soutenir la famille présente ici. Je fais comme si je n'entendais rien. Mais tout est toujours plus facile à dire qu'à faire. Et quand enfin la Postdamer Platz se dessine, je me sens soulagée. Les garçons nous quittent à l'entrée de l'hôtel, dans lequel on s'empresse de rentrer. Le vent glacial de dehors est un bon argument à notre rapidité. Dans les escaliers Gretta me prend le bras et m'arrête.

— Raphaëlle, ça va ? J'ignorais qu'on allait passer par là, je suis désolée.

— Tu n'as pas à l'être, tu ne savais pas.

— J'aurais dû prévoir, je suis vraiment navrée.

— Arrête de t'excuser pour tout, ça ne sert à rien. Ça me fait travailler sur moi-même c'est une bonne chose.

Elle me regarde, les yeux écarquillés, comme si je venais de lui avouer une vérité jusqu'alors inconnue.

— Je dois bien faire des efforts, non ? Il en tient de mon sort et du tien, plus je vis avec le présent, plus j'oublie le passé, et plus j'ai de chance de nous sauver du pire.

— Oui, je suis bien d'accord, mais c'est tellement étonnant que tu dises cela.

— Pourquoi ? Parce que je suis incapable de tout ça ?

— Non, juste parce que depuis le début, tu maintiens que tu n'y arriveras pas.

— Je me suis rendu compte de certaines choses, c'est tout.

Oui, en effet, j'avais ouvert les yeux. Je n'ai pas le droit de mal prendre ce que me dit Gretta, elle a plus que raison. Mais j'avais décidé de faire les efforts nécessaires à ma survie, et aussi à la sienne. J'avais décidé de vivre, tout simplement. De respecter le choix des Friedrisch de me sauver. Et de les protéger, eux aussi. Je leur devais bien ça, même plus que ça.

Nous rentrons lentement à l'appartement, où Astrid et Conrad nous attendent pour le repas. Ce dernier se passe en silence, sans plus de discussion concernant notre journée de travail. Car il n'y avait rien à dire de plus. Nous ne faisons que du tri, rien de plus, rien de moins. La soirée ne durera pas longtemps non plus, car une fois le repas finit, Gretta et moi montons dans notre chambre, afin de nous coucher au plus vite. Nous discutons un peu, rions parfois, avant de sombrer dans un profond sommeil que je dirais mérité. J'ai une dernière pensée pour ma famille, avant de tirer un trait dessus et de m'endormir sans une pensée, sans un seul rêve dans la tête. Pour la première fois depuis quelques mois, je me sens libre, mentalement libre et soulagée. Je me sens autre. Je me sens Raphaëlle Strauss, dont les parents sont morts l'année dernière dans un accident de voiture. Raphaëlle Görning n'existe plus, plus aujourd'hui en tout cas.

Toutes les journées passent et se ressemblent. Le réveil retentit à 6 h 30 chaque matin, et je me lève, presque instantanément maintenant, pour déjeuner et m'habiller. Gretta et moi sommes aujourd'hui de bons petits soldats, réglés parfaitement bien pour des journées de travail précisément calculées. Moi qui n'avais déjà pas assez de temps pour profiter de Hanz, j'en avais encore moins. Gretta aussi, avait du réduire. Les premiers temps, elle tentait de rester très proche de son cher Wilhelm, en passant la plupart de ses soirées avec lui, à sortir ou à se laisser inviter, mais elle se rendit bien vite compte que ce n'était pas de tout repos. Lorsque, pendant une semaine, elle loupa le réveil, elle décida de mettre fin à cette relation à plein temps. Nos couples ne se voyaient désormais que de loin. Une embrassade par ci, une autre par là, en guise de bonjour ou d'au revoir, mais guère plus. Les garçons n'avaient de leur côté pas plus de temps à nous accorder, en vue des multiples arrestations et déportations qu'ils avaient à faire. Mais nous résistions, tous les quatre, ou essayons de résister, tout au plus. De mon côté, j'avais fini par admettre que mon histoire appartenait au passé, et qu'il était temps que je passe à autre chose. De temps en temps encore, je pensais à ma famille, qui n'était alors plus qu'un lointain souvenir. Ma vie actuelle me plaît, il faut l'admettre. J'ai la chance de résider dans un luxueux appartement du centre-ville, d'avoir un petit ami reconnu et respecté, et de travailler sous les bonnes grâces du Führer en personne. À côté de ma fameuse vie de famille, c'était un rêve presque inconcevable pour la juive que j'étais. Et au plus profond de moi, je pense que j'avais relevé le défi, et prouvé à mes parents que je valais bien mieux que ce qu'ils pensaient. Je n'ai pas honte d'être ce que je suis, bien loin de là. J'en suis fière. Fièvre d'avoir réussi, fièvre d'évoluer dans la bourgeoisie et le respect, fièvre d'avoir trompée l'Allemagne entière, moi, tout petit bout de femme incertaine que je suis. Je me sens comme la reine du monde, bien au-dessus de tout.

Cette sûreté, elle se lit aujourd'hui sur mon visage, et dans mes yeux. Alors qu'il y a encore quelque temps, j'étais frêle et incertaine, toujours à pleurnicher sur mon sort, celui de ma famille, et sur ce que j'allais devenir, à craindre tout et tout le monde, j'affronte aujourd'hui le Reich sans avoir peur de personne. Adolf Hitler ? Il me fait bien trop confiance, me trouvant séduisante, il ne craint rien de moi, et ne doute jamais de ce que je suis, dis, ou fais. Gretta m'envie, aujourd'hui. Sa jalousie crève les yeux. Elle a perdu de sa notoriété, j'ignore encore pourquoi. Je n'ai en aucun cas l'impression de lui avoir piqué quoi que ce soit. Mais à la maison, l'ambiance est devenue terne, tendue. Elle ne me parle que rarement, et uniquement si la discussion ou la question dessert son intérêt personnel. Une haine inexplicquée émane d'elle comme une vapeur toxique, un virus qui l'enveloppe pour ne plus la quitter.

Février 1940, l'ambiance est plus tendue que jamais. Nous sommes le 28, anniversaire de ma chère amie. Ou de ce qu'il en reste. J'ai dans l'intention de lui faire une surprise, rien d'extraordinaire, mais quelque chose de suffisant pour qu'elle en soit heureuse. Du moins, c'est ce que j'espère. Et ne travaillant pas aujourd'hui, j'en profite pour m'immiscer dans le bureau de Hanz. Ce matin, j'avais profité de la douce météo pour revêtir une robe de soie, légère, beige aux motifs de fleurs, une veste de printemps venant couvrir mes épaules. Les cheveux remontés en une longue queue de cheval. Hanz me regarde de la tête au pied, un sourire se dessinant au fur et à mesure sur ses lèvres.

— Mais tu es ravissante, dis-moi !

Il s'approche de moi pour me serrer contre lui et m'embrasser.

— Que me vaut l'honneur ?

— Je viens voir Wilhelm !

— Oh...

Il a un mouvement de recul, et je crois lire dans ses yeux un éclair de déception.

— Qu'est ce que tu vas t'imaginer, Hanz ?

— Je n'en sais trop rien, tu te fais belle pour aller voir un autre...

— C'est bien ce que je pensais ! Bêta, va, c'est pour toi que je me fais belle, et uniquement pour toi !

— Alors, pourquoi viens-tu voir Wilhelm ?

— C'est l'anniversaire de Gretta, aujourd'hui, j'aimerais lui faire une surprise. Tu es bien évidemment convié à la fête, mais je comptais revenir t'en parler plus... explicitement.

Il me regarde, l'air satisfait du vainqueur. Je le soupçonne de douter volontairement de moi, parfois. Juste pour entendre que je ne fais certaines choses que pour lui, ce qu'il savait très bien. Mais je ne lui en tiens pas rigueur. J'aime le voir aussi satisfait de lui-même, ce qui lui donne un air tellement moins sévère.

Il sort de son bureau, et j'entends ses pas dans le couloir. Il avance, puis revient en arrière et passe la tête dans l'ouverture de la porte.

— Tu viens, ou bien...

Je me dépêche alors de le suivre. En quelques minutes, nous avons rejoint le bureau de Wilhelm, et de son compatriote. Selon le rang que les soldats occupés, ils partageaient ou non leur bureau. Wilhelm n'étant qu'un lieutenant, il n'avait pas encore la chance d'avoir son bureau à lui tout seul. Ce qui ne semble pas forcément le déranger. Hanz demande au collègue de bien vouloir sortir, le temps que nous discutons, et nous les entendons tous deux repartir dans les couloirs. Wilhelm me regarde, ses cheveux noirs lui tombant à moitié sur le visage. Je me demande un temps s'il s'est coiffé ce matin... En temps normal, il n'était pas si négligé...

— Excuse ma coiffure, on vient de se chamailler un peu...

Il remet en place ses mèches, tente de se recoiffer au mieux, et me regarde en souriant.

— Mieux ?

— En effet.

— Qu'est-ce qui t'amène, Raphaëlle ?

— Tu oses me poser la question ?

— Pourquoi, j'ai loupé quelque chose ?

— L'anniversaire de Gretta...

— Et merde ! Je me disais que j'oubliais un truc...

— Toi ? Aussi vulgaire ? Heureusement que ton patron n'est pas là.

— Arrête, il va me remettre les idées en place s'il m'entend....Il faut dire que Gretta n'est pas foutue de me le rappeler.

— Tu crois vraiment que c'est à elle de faire ça ?

— Ben... Ouais, tu sais, j'ai une petite tête moi. Pis en ce moment, elle ne parle de rien, donc bon.

— Ah oui ?

— Oh oui, elle est insupportable, à râler dans son coin. Je ne sais pas ce qu'elle a, mais elle m'énerve.

— Tu fais quand même son anniversaire, rassure-moi ?

— Oui, oui, bien sûr. Sinon, les foudres du dragon vont s'abattre à tout jamais sur ma pauvre personne...

— Je ne te le fais pas dire ! Bon, alors j'en viens au fait. Je comptais faire un petit repas-surprise, rien d'extraordinaire, mais suffisant pour lui faire plaisir. Tu sais, un petit truc avec toi, Hanz, Adolf et ses parents. Petit comité, mais bon repas, et bonne soirée.

— Ça me va, je suis de la partie ! Tu en as parlé au Führer ?

— Non, je vais déjà en parler à Hanz, et j'irais ensuite.

— OK, cool, j'ai plus qu'à lui trouver un cadeau, haha !

— Tu trouveras, je n'en doute absolument pas !

— Tu ne doutes jamais de rien, toi, de toute façon. S'en ai rageant ! Bon, j'ai besoin de te raccompagner ou tu connais le chemin ?

— J'ai fait le trajet il y a peu, ça devrait pouvoir aller, et au pire... je hurlerais ! Merci, et... ce soir, 19 h chez les Friedrisch !

— C'est noté !

Il me fait un clin d'œil, accompagné d'un sourire radieux, avant de soupirer et de retourner à sa papasse. Je me dirige vers le bureau de Hanz, croisant le collègue de Wilhelm dans le couloir. Je le gratifie d'un mouvement de tête, avant de m'appuyer sur le chambranle de la porte. Hanz, en plein dans des papiers lui aussi, ne me remarque d'abord pas. Ce n'est qu'au bout de plusieurs minutes qu'il se rend compte de ma présence. Il me regarde, s'excusant presque du regard de ne m'avoir vu plus tôt.

— Tu attends là depuis longtemps ?

— Quelques petites minutes, rassure-toi.

Je m'approche de son bureau, avant de m'asseoir sur la chaise juste en face de lui.

— Alors, qu'a-t-il dit ?

— Tu pensais qu'il allait refuser ? Réfléchis un peu !

— Oui, oui, sans hésiter, il a répondu oui !

— Je commençais à me dire que tout le monde doute de tout le monde.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Apparemment, ce n'est pas la joie, entre Gretta et Wilhelm...

— Oui, il m'en a brièvement parlé. Il faut dire que Gretta est d'assez mauvaise humeur, ces dernières semaines.

— Je sais, c'est pour ça que je veux faire quelque chose pour son anniversaire.

— Tu as réussi à avoir les réponses de tout le monde ?

— Je réfléchis encore à inviter le Führer, tu en penses quoi ?

— Invite-le, ça fera peut-être plaisir à Gretta de voir qu'il fait attention à elle.

Sur cette décision, je me lève et sors du bureau pour aller rejoindre celui d'Adolf. Le Reich n'est pas très vivant, aujourd'hui. Mais il est plaisant de se promener dans les couloirs, de traverser le hall bercé d'une douce lumière estivale, et d'entendre ses pas résonner dans sur le sol de marbre. Le bureau du Führer se dessine enfin, sous ses traits sévères d'institution. Le secrétariat, en étrange désaccord avec le reste du bâtiment, me séduit toujours autant, avec son vieux parquet et ses étagères remplies de livres, de classeurs, et de divers systèmes de rangement. Sous mes pas, le parquet grince, d'un bruit fort désagréable et qui tire mon amie Gretta de ses fiches. Elle travaillait, aujourd'hui. Elle me regarde, d'un regard assez noir, entre la colère et la curiosité. Je traverse la pièce sans trop lui prêter attention, et toque à la porte du Führer. Un silence se fait entendre, rythmé par le seul bruit des feuilles que Gretta manipule. Une toux rauque brise enfin la glace, et un « Entrez » retentit. Je me hâte d'ouvrir la porte et d'entrer dans le sombre bureau. Juste devant un étendard nazi, Adolf ronchon devant une foule de papiers. Il râle encore, et je tousse, légèrement, pour lui faire part de ma présence. Il daigne alors lever la tête de sa lecture, et son visage s'illumine en me voyant.

- Raphaëlle ! Mais que fais-tu donc ici, tu ne travailles pas aujourd'hui.
- Non, mon Führer, en effet.
- Je te l'ai déjà dit, c'est Adolf.
- Très bien, très bien.
- Quel bon vent t'amène donc ici ?

Il se lève et m'invite à m'asseoir sur l'un des deux sièges trônant devant son bureau. Il s'installe à son tour, juste en face de moi, un verre de whisky à la main.

- J'ignore si vous le savez, mais aujourd'hui, Gretta fête ses 23 ans.
- Oh, je l'ignorais, en effet, quel ingrat employeur fais-je...
- Justement, une chance que vous n'étiez pas au courant, je souhaitais lui organiser une petite surprise.
- Ah oui ? De quoi avez-vous besoin ?
- Oh, de rien, rien du tout, merci. Ses parents sont déjà tout au courant, et ils s'occupent des victuailles. J'aimerais simplement vous confier à la fête. Nous ne faisons qu'un simple repas, mais en y invitant les personnes qui lui sont chères, ceci devrait lui faire très plaisir.
- Et bien, je serais donc des vôtres, très chère.
- Vous venez avec Eva ?
- Vous voudriez bien d'elle, vu vos furtives rencontres plutôt tendues ?
- Et bien, je ne voudrais pas que vous soyez la seule personne non accompagnée de la soirée, Adolf. Et puis, je suis avec Hanz, maintenant, elle n'a plus à s'en faire.

Je vis comme une grimace se dessiner sur son visage. Juste pour un court instant. Comme si je venais de dire précisément ce qu'il ne voulait pas entendre. Mais je fais mine de ne rien voir, je n'ai pas envie d'instaurer un quelconque climat de doute entre lui et moi. Une fois sa présence et celle d'Eva validées, je sors sans prêter attention à mon amie, la mine aigrie, tentant de tromper son imagination. Je quitte le bureau, et une fois à l'abri des regards, laisse mon sourire apparaître, avant de reprendre le chemin vers la sortie du bâtiment.

Dehors, le temps est radieux, pour un mois de février. On sent le printemps qui approche, les oiseaux chantent allègrement. Un temps comme je les aime, qui ne présage que de bonnes choses. J'avance d'un pas assuré jusqu'au Palast Hotel, où m'attend Astrid, la maman de Gretta. Je dois l'aider pour tout préparer, maintenant que les invitations sont validées. J'entre dans le grand hôtel et prends l'escalier dérobé qui mène aux appartements des Friedrisch. De là, j'entends tous les bruits de vaisselles et de pas. Dans l'appartement, ça s'affaire pour les préparatifs. J'entre dans le hall et me dirige directement dans la cuisine. Astrid cuisine déjà, avec l'aide d'une des cuisinières de l'hôtel. Toutes deux semblent bien s'entendre, à écouter leurs éclats de rire.

- Oh, Raphaëlle, te voici enfin !

Astrid s'était tournée vers moi en me voyant arriver.

- Alors ?
- Ils viennent tous, vous pouvez juste ajouter la compagne du Führer, et Hanz, si cela ne vous dérange pas.
- Pas le moins du monde, tu le sais bien ! Tu te joins à nous ?
- Avec plaisir !

J'accroche ma veste au porte manteau de l'entrée, et revêts un tablier, avant d'aller rejoindre les filles à la cuisine. Elles étaient en train de peler des pommes de terre, ce que je continue alors de faire. Profitant de ma présence, la cuisinière de l'hôtel, Agathe, à en croire son écusson, se dirige

vers le plan de travail, couvert de nombreux sacs. Elle sort plusieurs ingrédients : cerises, crème, chocolat, sucre, beurre... Elle allait sans doute préparer le dessert. Une forêt noire, comme bien souvent à l'anniversaire de Gretta. Derrière sa ligne fine et frêle, elle cachait bien son jeu, et adorait toutes sortes de viennoiseries ou pâtisseries, toutes aussi caloriques les unes que les autres. Son anniversaire, c'était un peu comme la bonne excuse pour en profiter.

Mis à part le dessert et les patates dont nous devons nous occuper, le reste avait été remis à un traiteur, pour la simple et bonne raison que le temps manquait. Agathe travaille sans relâche sur le gâteau, qu'elle prend plaisir à confectionner, au vu de son grand sourire. Sans occupation à présent, je décide de réfléchir à la décoration. Des fleurs blanches et bleues attendent dans l'entrée, accompagnée de feuillage et d'herbes sèches. Je compose quelques bouquets, centres de table et décorations florales que j'installe un peu partout dans la salle à manger, alors qu'Astrid change les rideaux et les tissus, afin d'assortir le tout. L'ambiance est entre le froid de l'hiver et la douceur du printemps, avec quelques touches d'été, des fleurs aux couleurs plus vivaces qui s'étaient invitées là comme des touches de peinture déposée au couteau sur le tableau du maître. La décoration est simple. Simple, mais ravissante, tout à fait dans l'air du temps et dans l'atmosphère du personnage. La vaisselle, une porcelaine délicate, aux dessins bleus, est déposée sur une nappe de soie beige. L'argenterie est de sortie, accompagnée de serviettes en soie et en dentelle blanches. J'adore la pièce, ainsi transformée. Et à présent que tout est fini, je n'attends plus qu'une chose : voir le regard heureux et pétillant de ma Gretta. Il est 18 h, et il est temps pour moi d'aller me changer.

Je monte dans la chambre pour mettre ma jolie robe brune, achetée pour l'occasion. Je l'avais vu à un prix abordable dans une petite boutique du centre, elle était ravissante. Cintré comme il faut, le haut de la robe dessine un corset venant épouser chacune de mes formes. Rayé simplement de beige, il remonte jusqu'au bas du coup, se fermant sur un léger col montant, décoré de boutons nacrés. Le haut des manches, gonflé par les plis du tissu, retombe en retrouvant les formes de mes bras, jusqu'à mes poignets, finissant simplement sur une fine dentelle. Le bas de la robe, quant à lui, est simplement un tissu ample, neutre, qui virevolte à chaque mouvement. J'adore, ces petites perles rares, pourtant si simples, mais qui ont tout leur charme. Je me regarde un certain temps dans la glace, jouant avec le tissu léger, tournant sur moi-même, avant d'enfin me décider à me coiffer, me maquiller, et peaufiner chaque détail, comme mon amie me l'avait appris. Deux tresses de chaque côté de la tête, se rejoignant au centre de celle-ci, juste derrière. Quelques petites pinces fleuries. Un peu de crayon noir, de blush et de rouge à lèvres... Me voilà fin prêt, juste à temps. Déjà, les premiers invités arrivent. Adolf et Eva sont les premiers. Cette dernière, plutôt étonnée d'être ici, scrute chaque recoin de l'appartement, analysant la décoration de la salle à manger, la table, les noms sur les places... Puis elle me regarde, de ses yeux ravageurs. Je viens la saluer, elle me repousse. Adolf, lui, prend encore le risque de me baiser la main comme il sait si bien le faire. Mais Eva finit par être sauvée de cette situation, par l'arrivée de Hanz, magnifiquement vêtu d'un costume chic, bien loin de son uniforme de soldat. Je ne l'ai encore jamais vu, sans son uniforme. Je suis à la fois étonnée et ravie. Il salue le Führer, sa compagne, avant de venir m'embrasser tendrement. Pendant quelques minutes, je me laisse glisser dans ses bras, oubliant tout le monde autour de nous. Je suis tirée de ma rêverie par Astrid, et Conrad, qui arrive à peine en hurlant que Gretta arrivait. Je pousse alors tout le monde à la salle à manger, leur ordonnant le complet silence. La porte s'ouvre, et on entend la voix de Wilhelm, tentant vainement de faire rire sa bien-aimée. Ils entrent, lentement. Gretta semble sur ses gardes. Astrid, dans son rôle, sort de la cuisine en la saluant, mais elle n'y prend pas garde. Elle avance, intriguée, jusqu'à la salle à manger, où Conrad s'empresse d'allumer la lumière. Et nous, nous nous empressons de crier « Joyeux Anniversaire ! », devant une jeune fille au visage perdu entre une joie dissimulée et le gêne. Elle chuchote un « Merci », à peine audible, et tente de partir à reculons. Mais, retenue par Wilhelm, elle n'a d'autre choix que de rester ici. Je suis un peu déçue par sa réaction, que je perçois comme négative. J'ignore encore pourquoi. Astrid, sentant la tension dans la pièce, nous invite à nous asseoir à table, et personne ne se fait prier.

Les plats passent sans que grand monde ne parle. J'ai connu des repas plus festifs que celui-ci, qui traînait derrière lui comme un vieux goût amer de tension. J'en ignore la naissance. Quand arrive

enfin le dessert, le soupire de Gretta met tout le monde d'accord sur une chose : elle ne voulait pas être ici. Je la regarde, vexée, et tape sans trop le vouloir sur la table en y déposant mes couverts.

— Tu as un problème Raph » ?

— C'est plutôt à toi que je devrais poser la question...

Gretta me regarde, et je vois comme de la haine dans ses yeux. Je ne baisse cependant pas les miens. Je pense qu'elle doit à tout le monde des explications. Lentement, elle s'essuie la bouche, dépose sa serviette, et relève la tête, plongeant ses yeux dans les miens.

— Je suis déçue que tu en viennes à me le demander.

— Ah oui ? Je suis sensée pouvoir deviner ?

— Haha, la bonne petite. Oui, tu aurais pu, si tu avais seulement pris la peine de le voir.

— Qu'est-ce que j'ai fait, aller, vas-y, crache ton venin !

— Ce que tu as fait ? Tu m'as tout volé, Raph » ! Tout.

— Mais je t'ai volé quoi, à la fin ?

— Ma prestance, ma renommée, ma place. Je t'ai tout offert, tout donné, je t'ai aidé, et la seule chose que tu fais ? Tu me voles ma place.

— Mais je n'ai rien fait de tout cela !

— Oh que si, tu l'as fait ! Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais ta fierté te met au-dessus de tout. Tu es devenue la personne à suivre, la préférée du Reich, la protégée du Führer, alors que tu n'étais rien ! Tu es maintenant la petite femme parfaite, toujours la pour son ami, toujours tendre, toujours trop bonne, trop serviable, trop souriante, trop sûre. Tu es devenue une peste, Raphaëlle. Une véritable peste !

Je suis choquée, et déçue par ses dires. J'ignorais jusqu'alors qu'elle pensait tout ceci de moi. Depuis des mois, toute cette rancœur, c'était pour cela. Alors que j'avais suivi ses conseils, elle m'en voulait. Son regard parle à sa place, on sent sa haine émaner d'elle.

— Tu vois tout ça, Gretta ? C'est moi qui l'est organisé. Je vois bien que ça ne va pas fort, ces derniers temps. Mais j'ai fait tout ça pour toi, pour te faire plaisir, pour te voir ne serait-ce que sourire le temps d'une soirée. Et tous ces gens, là, ils sont venus pour toi, pas pour moi. Et que trouves-tu donc à faire ? Gâcher tout ça avec tes problèmes existentiels.

— Ha, elle est bien bonne. Ils sont venus pour moi... Tu charmes depuis des mois le Führer, récemment, tu t'en es pris à Wilhelm, et ne me dis pas le contraire, je vous hais vu !

— Chérie, tu te trompes complètement, il n'y a strictement rien entre nous et...

— Oh la ferme, Wilhelm ! La ferme, tous autant que vous êtes ! Continuez donc à vénérer votre chère Raphaëlle, la si douce, la si jolie, la si parfaite Raphaëlle, puisqu'elle a tellement plus !

Elle tire sa chaise, se lève de table, et sort comme une furie de l'appartement. Wilhelm lui emboîte le pas, nous gratifiant d'un regard d'excuses. Je reste de marbre. Je n'ai en aucun cas envie de la suivre ou de lui parler. De toute manière, j'ignore si cela aurait servi à quoi que ce soit. Je me lève, dans un geste à moitié convaincu, m'excuse auprès de la tablée pour cette désastreuse soirée, et me dirige vers la chambre. Hanz se lève, mais Adolf lui demande d'attendre avant de me rejoindre. « Elle a sûrement besoin d'être un peu seule », lui dit-il. Oui, j'en ai besoin. Je monte dans la chambre, décoiffant mes cheveux. Les larmes commencent à couler sans que je ne puisse les retenir. Je n'arrive pas à dire si c'est de colère ou de tristesse, qu'elles coulent. J'ai encore tout fait de travers. En pensant faire les choses correctement, j'avais tout gâché. J'avais perdu la seule amie qui avait su prendre soin de moi, la seule personne qui avait cru en moi. Et aujourd'hui, je l'ai perdu. J'avais été complètement aveugle face à elle, et j'en payais le prix. Les escaliers se mettent à grincer, et je tente d'essayer mes larmes. Mais celles-ci n'en peuvent plus de couler. La porte s'ouvre tranquillement, et je distingue le regard inquiet de Hanz. Il n'ose pas me brusquer. Au bout de

quelques minutes, le temps suffisant pour retrouver un peu de mon calme, et l'invite à entrer. Il s'avance et s'assois sur le lit, à côté de moi. Je n'ose même pas le regarder. J'ai honte de moi, honte sur tous les points... J'avais vu faux, sur toute la ligne. J'étais vouée à l'échec, quoi qu'on en dise. Je viens de perdre la seule chose qui me permettait encore de me battre contre le reste du monde. Hanz tente de me prendre la main, mais revient sur sa décision. Je sens sa gêne et son inquiétude d'ici... Je le regarde, en tentant de contenir les quelques larmes qui se jetaient encore de mes yeux. Il pose sur moi un regard protecteur que je ne lui connaissais pas. Un de ces regards qui vous incite à parler, à vous expliquer. Mais je ne suis pas sûre de pouvoir dire quoi que ce soit. Je baisse les yeux sur mes mains, serrées sur mes genoux, et il y pose la sienne.

— On peut en parler ?

— Parler de quoi ?

— De tout ça. Je n'ai pas envie de rester encore une fois à l'écart, sans pouvoir t'aider.

— Je ne sais pas si j'ai envie d'en discuter.

— Il le faut, Raphaëlle. Tu ne dois pas rester seule dès que quelque chose ne va pas. On est ensemble, quoi qu'il arrive.

Je le regarde, peu sûre de moi. Mais il a raison... si nous sommes ensemble, ce n'est pas seulement pour s'aimer, c'est aussi pour s'aider. S'écouter, se soutenir, dans les moments difficiles... Et moi je le laisse complètement à l'écart de tous mes malheurs, alors qu'il n'attendait que de m'entendre... Je reporte mon attention sur mes doigts, qui jouent ensemble à se tourner autour.

— Je ne sais pas ce que je dois faire.

— Avec Gretta ?

— Oui. Je... pourquoi elle réagit comme ça ?

— Peut-être par jalousie. Je ne la connais peut-être pas assez pour dire tout ça...

— Oui, jalouse. Elle l'est. Mais je n'arrive toujours pas à comprendre pourquoi.

— Tu sais... du peu que j'en vois, je la perçois comme quelqu'un de faux.

— Comment ça ?

Je ne comprends pas vraiment pourquoi il me dit cela. Gretta, c'était comme un modèle, pour moi.

— Trop sûre d'elle. Elle joue sur ses apparences, ce qui la laisse paraître comme elle n'est pas. Elle joue trop sur elle, ce qu'elle donne à voir, ce qu'elle dit...

— Ah oui ?

— Oui. Elle ne m'inspire pas confiance. Parfois je me demande même comment tu fais pour t'y attacher autant...

— Elle a toujours été là pour moi... C'est la seule personne qui tient à moi.

— Vraiment ?

— Pourquoi ? Tu penses que ce n'est pas le cas ?

— Ce n'est pas ce que je dis... Mais je ne pense pas que tu es besoin de te mettre dans des états pareils. Tu m'as moi, maintenant.

Il passe son bras autour de mes épaules et m'attire contre lui. Je me laisse tomber, pensive. Il n'avait pas tort, non. Mais je n'ai pas envie de remettre en cause mon amitié avec Gretta. Même si elle fuit, si elle m'en veut... Je sais qu'elle reviendra. Je l'espère, tout du moins. Elle porte avec elle mon plus lourd secret. Se quitter en mauvais termes risquerait de compromettre ma situation, et je n'aurais plus personne... J'ai un sursaut. Serais-je en train de revoir mon amitié avec elle ? En train de me dire que je ne la veux que pour qu'elle garde mon secret ? Je me lève pour sortir cette idée de la tête. Dehors, le temps se gâte, de gros nuages arrivent en masse et remplissent le ciel d'un air maussade. La pluie ne saurait tarder. Hanz s'approche de moi et me prend par les hanches. Je pose mes mains sur les siennes, me laissant portée par son étreinte. J'ignore pourquoi je n'ai jamais pris la

peine de lui parler... Même s'il n'a rien à dire, il est là, et le fait savoir. C'est réconfortant, une telle présence. Il me sert contre lui, et je respire, profitant de cet instant pour retrouver mon calme. Je me retourne, l'embrasse. Il caresse mes cheveux d'un geste doux avant de s'éloigner un peu.

— Oublie-la, un temps. Elle finira par revenir.

Il sort de la chambre pour rejoindre les hommes qui l'attendaient en bas. Adolf n'était pas parti... Il attendait patiemment son homme de main, sous le regard lessivé d'Eva. J'emboîte le pas à Hanz, il est bien normal que je salue les hôtes d'aujourd'hui. Adolf me sourit, en me voyant descendre. Je m'installe devant lui, et m'excuse, gênée par tout ce qui s'était passé.

— Pourquoi t'excuser, Raphaëlle ?

— Je ne pensais pas que Gretta serait si...

— Désagréable ? Tu n'y aies pour rien, je pense, ne te flagelles pas sans raison.

Il prend ma main, la tapotant doucement. Eva me jette un regard énervé, que je tente d'esquiver. Je le salue, la salue, embrasse Hanz et me recule, pour ne plus interférer. Adolf me regarde, l'air désolé, et tous trois sortent de l'appartement. Astrid les accompagne avant de me rejoindre. Elle me lance un regard désespéré, comme s'il était de mon devoir de courir m'excuser auprès de sa fille. Mais je n'ai aucune obligation. Non, aucune. Ce n'est pas moi, qui cherche les histoires, mais Gretta. Elle seule. C'est à elle de revenir. Je me retourne vers la fenêtre, lui faisant clairement comprendre que je n'ai rien de plus à faire. Astrid repart vers la cuisine, l'air à la fois compréhensif et désemparé. Je reprends le chemin de la chambre. Je n'ai qu'une seule envie : terminer cette journée, pour pouvoir l'oublier... Ma tentative de réconciliation fut un cuisant échec, et m'avait miné le moral. Je veux juste que ce mauvais moment disparaisse de ma tête, me laissant vagabonder à des jours meilleurs...

Chap. 10 — Changements.

- Tu es sûre de ne pas vouloir de cette promotion ?
- Je suis vraiment navrée d'avoir à refuser. Mais comprenez bien que...
- Je comprends, je comprends, rassure-toi. Je suis juste un peu déçu.

Je suis dans le bureau du Führer. Nous sommes encore le matin, je perçois un bout du ciel par la fenêtre. Il est gris, rempli de sombres nuages, tous aussi menaçants ; l'orage ne saurait tarder... Adolf regarde dans le vague, comme perdu dans ses pensées. Je ne sais pas trop quoi faire, quoi dire. Un blanc gênant s'installe dans la pièce, brisé seulement par le tapotement des doigts du Führer sur le bureau de bois. Je regarde sa main, et ses doigts qui rythment le silence. Adolf s'arrête, et me lance un regard.

- Tu es donc sûre de ton choix ?
- Sûre, oui.
- Bien, alors fais venir Gretta.

Je sors de la pièce et retourne à mon bureau. Gretta est installée au sien, face à moi, mais ne me lance pas un regard, pas un seul. Elle continue à trier ses feuilles en silence. Je la regarde un temps, tentée par l'envie de lui dire quelque chose. Mais rien ne me vient. Au bout de quelques minutes, je me décide enfin à lui dire qu'Adolf l'attend dans son bureau. Elle se lève et se dirige vers la pièce. Une fois la porte fermée, je souffle un bon coup. La tension entre Gretta et moi était de plus en plus pesante, depuis quelque temps. Et elle ne s'arrangeait pas. Ni l'une ni l'autre ne prenions sur nous pour améliorer les choses. Je ne sais même pas si nous en avons l'envie. C'était l'occasion de revenir à de grands questionnements, de voir la situation sous un autre angle.

Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvre à nouveau, et j'entends les pas fermes de Gretta sur le parquet. Elle se plante à côté de moi, mains sur les hanches.

- C'est toi qui as fait ça ?
- Fait quoi ?
- Refuser une promotion pour me la donner ?
- Pourquoi me dis-tu ça ?
- Je viens de me voir offrir une super promotion, en tant que secrétaire personnelle du Führer. Alors qu'il aurait dû te la demander à toi.

Elle a dans son regard une lueur de honte mélangée à de la colère. Pendant un instant, je me demande si Adolf lui a tout dit... Je reviens vite sur ma réflexion. Gretta me regarde toujours, cherchant une réponse.

- Il ne m'a rien demandé, si c'est ce que tu veux savoir. Auquel cas, je ne l'aurais de toute façon pas mérité, et donc pas accepté.

Elle pose des yeux surpris sur moi. Sûrement qu'elle s'attendait à ce que je réponde positivement à sa demande. Ce que j'aurais pu faire, peut être même du faire. Mais je n'avais pas envie d'empirer mon cas. J'attendais vraiment que la situation s'améliore entre nous, elle était quelqu'un de si important pour moi. Après quelques minutes d'étonnement, Gretta reprend alors ses esprits et s'avance vers son bureau. Elle commence à empiler ses affaires et à les déplacer tranquillement jusqu'au plan de travail qui l'attendait, à la sortie du bureau d'Adolf. Elle s'installe avec fierté dans son nouvel espace, comme une gagnante. Et je la regarde faire, me disant qu'elle retrouvait enfin tout ce qui la faisait vibrer, tout ce qu'elle pensait que je lui avais volé. Intérieurement, j'étais heureuse pour elle.

En quelques minutes, elle avait retrouvé sa joie de vivre. Je retourne à mes papiers, un tas assez impressionnant m'attend. Et maintenant que Gretta est promue, le tas ne cessera d'augmenter. Dehors, l'orage vient d'arriver. La pluie frappe violemment les fenêtres, guidée par d'impressionnantes rafales de vent. Le tonnerre gronde, encore lointain, et quelques éclairs percent le sombre ciel. Après quelques heures, le chaos est sur Berlin. Si bien que le courant cesse, et que les bureaux se retrouvent dans le noir. Adolf était parti quelques heures plutôt, pour rejoindre ses quartiers, et Gretta l'avait suivi pour mettre quelques points au clair. J'étais seule, à l'administration du Reichstag. Le noir pèse dans la vieille bâtisse, plongée dans le silence. Les éclairs tentent, sans succès, de rétablir la lumière pour quelques secondes. Secondes qui passent vite aux minutes, vu le faible espace-temps qui sépare les éclats de la foudre. Un bruit de pas me fait sursauter, et je perçois dans un instant de lumière le visage de Wilhelm. Il s'avance vers moi, à la lueur d'une bougie.

— Raphaëlle, ça va ?

— Euh, oui, oui merci.

— Le Führer vient de nous envoyer quelqu'un, il faut que nous quittions le Reichstag. De toute façon, il est impossible de travailler dans ces conditions. Je te raccompagne ?

— Où est Hanz ?

— Parti, avec le Führer. Il avait un rendez-vous.

Je réunis mes affaires. Dehors, le temps se gâte de plus en plus. Wil me pousse dehors. Tous les hommes présents dans le bâtiment se poussent vers les sorties. J'ignore si c'est par crainte ou par simple joie de quitter le travail plus tôt. Une chose est sûre, il n'y aura rien de plus à faire chez soi qu'ici. Wilhelm me dirige vers une voiture, et nous voilà partis au travers des rues, désertes et trempées. Enfin, la Postdamer Platz se dessine, ainsi que le Palast Hotel. Je me précipite dans l'entrée, salut le réceptionniste et monte les marches quatre à quatre. Quand enfin la porte de l'appartement apparaît, je sens comme un étrange soulagement, souligné par le grondement sourd d'un coup de tonnerre. En entendant la porte s'ouvrir, Astrid accourt, presque rassurée.

— Comment ça se passe au Reichstag ? Et Gretta ?

— Nous n'avons plus de courant, comme ici je vois.

— Comme partout ! Tout Berlin est coupé du monde !

— Tout le monde a dû quitter les lieux. C'était impossible de faire quoi que ce soit, de toute façon.

— Et ma fille ?

— Elle est sûrement bien en sécurité. Elle est partie avec le Führer depuis quelque temps déjà, avant l'orage.

— Dieu soit loué !

Elle repart vers la cuisine, sans plus de questions. Je me débarrasse de mon manteau, trempé, et de mes chaussures. Je suis mouillée de partout, je ne sais même pas où mettre les pieds. Astrid revient, un peu plus tard, une grosse serviette éponge à la main.

— Tiens, ma chérie, essuie-toi un peu. Tu iras prendre un bon bain chaud, il coule déjà.

— Mme Friedrisch, je...

— Oui ?

— Je voulais vous dire que je compte partir.

— Partir, mais partir où ?

Dans son regard, on sent presque de l'inquiétude.

— Je pense que vous m'avez suffisamment hébergé comme ça. Et tant que je serais ici, Gretta ne reviendra pas vous voir. Je ne veux pas être une barrière entre vous.

Elle prend un air désolé, comprenant sûrement mon propos. J'étais en obstacle entre elle et sa fille, qui ne prenait plus la peine de les voir depuis notre dispute. Il était grand temps que je prenne sur moi, pour partir. J'avais bien suffisamment profité de leur hospitalité.

— Mais tu n'as pas de quoi te payer un logement, Raphaëlle.

— J'économise depuis longtemps déjà, Mme Friedrisch. Je n'allais pas vivre sous votre toit pendant des années. Et puis, la situation avec Gretta n'arrange rien, il est grand temps que je m'en aille.

— Tu sais que si tu as besoin de quoi que ce soit, tu peux compter sur nous. Et reste ici aussi longtemps que tu le souhaites, ou que tu en as besoin.

— Merci, vraiment.

Elle prend mes mains et me sourit, m'essuyant les cheveux comme à une enfant. Je suis son conseil et file prendre un bain bien chaud, et bien mérité. Je n'avais peut-être pas eu de promotion, mais Adolf avait tout de même décidé de m'augmenter. Avec les économies que j'avais faites, depuis le début, j'avais le nécessaire pour trouver un appartement sympathique et l'aménager. J'ai organisé des visites pour demain, mon jour de congé. J'espère trouver l'endroit qu'il me faut assez rapidement, pour ne plus dépendre de personne.